

LA VIE DES MUSÉES

numéro 21
2009

La Vie des Musées n° 21 - 2009

Editeur responsable : Philippe Joris

Conception graphique : Studio Olbinski
www.olbinski.be

Crédit photographique :
Séminaire de Muséologie de l'Université de Liège : p. x,
y, z
Musée xxx

Les articles engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

Nous nous sommes efforcés d'appliquer les prescriptions légales concernant le droit d'auteur, sans toutefois pouvoir retrouver l'origine certaine de tous les documents. Quiconque se considère autorisé à faire valoir ses droits est prié de s'adresser à l'éditeur.

ISSN : 0775-1532
Imprimé en Belgique

Petits musées et musées insolites

[VOLUME COORDONNÉ PAR ANDRÉ GOB ET NOÉMIE DROUGUET]

Revue de la section francophone du comité belge du Conseil international des Musées
Publiée avec le soutien de la Communauté française Wallonie - Bruxelles



LE MOT DU PRÉSIDENT

Avant-propos [PHILIPPE JORIS]

Nous sommes très heureux de vous présenter (avec retard il est vrai) le numéro 21 de la Vie des Musées. En ces temps de crises à tous les étages, au moment où des inquiétudes se font jour quant au financement futur du secteur muséal, garant en partie de sa survie et de son épanouissement, dans le cadre de l'application du décret de reconnaissance des musées, cette livraison vous invite à la découverte de la bouillonnante existence d'un certain nombre des musées de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, en un parcours jalonné de choix nécessaires à défaut d'être entièrement subjectifs.

On l'a dit, on l'a écrit, il y a beaucoup de musées en Communauté française, l'appellation n'y est pas nécessairement contrôlée. Trop de musées ? Dispersion ? On l'a aussi prétendu. Comme le faisait remarquer jadis Patrice Dartevelle, le patrimoine culturel est un vaste domaine et il faut se réjouir de la multiplicité des initiatives, de ces attachements à la mise en valeur de patrimoines ou de secteurs d'activités souvent très particuliers, ce qui n'enlève rien à leur intérêt. Parfois, c'est vrai, l'affaire tourne à l'obsession monomaniaque et il faut se garder de l'inflation patrimoniale: le fil est mince, l'équilibre précaire...

Ici, nous allons souvent toucher au domaine des «petits musées»; nous préférons parler de «musées insolites»; aucun vocable ne convient réellement, tant il est susceptible de charrier son lot de jugements de valeur qu'on s'est efforcé d'éviter en la circonstance. Au demeurant, les différences d'échelle entre institutions peuvent être importantes, mais la qualité du travail s'avère presque partout remarquable. Ces musées aussi sont très attentifs à leur mission pédagogique et donc largement tournés vers le public scolaire, nos visiteurs de demain. La plupart sont gérés par des ASBL, leur vie doit beaucoup à l'enthousiasme de bénévoles, leur naissance est le fruit d'une passion. Certains sont liés au passé parfois prestigieux d'une activité, artisanale ou non, parfois encore bien vivace et à la pérennité de laquelle le musée participe activement, outre qu'il est le garant d'une mémoire toujours évanescence. C'est, au fond, un grand nombre de perles que nous allons découvrir dans ce cheminement. Certains musées vous seront familiers, d'autres vous surprendront par leur existence-même. Leurs noms vous feront rêver, renvois ténus au paradis de l'enfance, évocation de saveurs exquises, échos de la mémoire ou du labeur de nos pères.

Un mot sur un mode de rédaction inhabituel. Les enquêtes de terrain ont été menées par des étudiants de la seconde année du baccalauréat en Histoire de l'Art, Archéologie et Musicologie de l'Université de Liège, dans le cadre d'un cours de muséologie. Belle manière nous semblait-il de valoriser les travaux de ces auteurs en herbe, travaux souvent perçus comme de stériles exercices. Encore fallait-il choisir, coordonner, corriger: lourde tâche confiée à notre collègue André Gob et son assistante Noémie Drouguet qui ont assuré l'édition et la présentation de ce panorama aux voix multiples. Qu'ils en soient ici remerciés. Merci aussi aux étudiants qui ont participé avec enthousiasme à cette enquête (mais avaient-ils le choix?). Sans oublier les conservateurs et autres responsables des institutions muséales visitées, qui ont accepté de se prêter au jeu et ont réservé aux étudiants un accueil attentif et chaleureux.

Que tous ceux qui ont participé à la réussite de cette entreprise trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Bonne lecture !

TABLE DES MATIÈRES

- 5 Philippe Joris / Le mot du président
- 9 Noémie Drouguet / Promenade insolite dans le paysage muséal
- 23 Aurélie Cleban / Le Musée de la Poterie à Raeren
- 25 Florence Andreacola / Le Musée de la Préhistoire de l'Université de Liège
- 27 Grégory Lechat / Le Musée du Petit Format à Nismes
- 29 Valérie Bolly / Le Musée de la Vallée de la Gueule à La Calamine
- 31 Alexis Lambert / Le Musée de la Hesbaye à Remicourt
- 33 Sarah Delairesse / Le Musée de la Fraise à Wépion
- 35 Géraldine Vanharen / Le Musée d'Eben à Bassenge
- 37 Laetitia Contino / Le Musée de la Racine à Amblève
- 39 Elodie Bauduin / Le Musée Krippana à Bullange
- 41 Frédérique Hérin / Le Musée de la Dentelle à Marche-en-Famenne
- 43 Sarah-Mélissa Iqbal / Le Musée du Jouet à Ferrières
- 45 Emmanuel Joly / Le Musée de la Foire et de la Mémoire à Saint-Ghislain
- 47 Julie Delbouille / Le musée de la Radio et des Techniques
de Communication à Trooz
- 49 Catheline Jacques / Le Musée de la Gourmandise à Hermalle-sous-Huy
- 51 Melina Lauricella / Le Musée du Cuir et des Industries
du Péruwelz à Péruwelz
- 53 Samuelle Warnauts / Le Musée de la Lessive et de la Vie
des Lavandières à Spa
- 55 Julie Nechat / Le Musée de l'Abeille à Tilff
- 57 Sarah Cornil / Le Conservatoire botanique de Wallonie
- Musée vivant de la Pomme de Terre à Genappe
- 59 Maxime Moinet / Animalaine, le Musée vivant de la Laine et
des vieux Métiers à Bastogne
- 61 Sophie Delhasse / Le Musée Tchantchès et de la République libre
d'Outremeuse à Liège
- 63 Alice Vandersmissen / Le Musée du Coticule à Vielsalm
- 65 Jérémie Suleau / Les Musées de l'Abbaye d'Orval à Villers-devant-Orval
- 67 Joanna Bekaert / Le Musée des Mégalithes à Wéris

- 69 Laureen Thélen / Le Musée de la Pierre à Sprimont
 71 Sabrina Ponsard / Le Musée africain de Namur
 73 Cédric Rosewick / Le Musée de Chine à Anderlecht
 75 Céline Blanchard / Le Musée du Petit Chapitre à Fosses-la-Ville
 77 Michaël Cant / Le Mundaneum à Mons
 79 Yves Dubois / Le Musée du Silex à Eben-Emael
 81 Amandine Leroy / Le Musée de l'Horloge astronomique de Senzeilles
 83 Tamara Del Gallo / Le Plasticarium à Bruxelles
 85 Stéphanie Geurten / Le Musée de la Fourche et de la Vie rurale à Mortier
 87 Thibaut Wauthion / Le Musée du Scoutisme international à Arlon
 89 Marie Pesesse / Le Musée du Cycle à Weyler
 91 Anne-Sophie Laruelle / Le Musée du Papillon à Liège
 92 Christelle Renouprez / Le Musée du Téléphone à Warneton
 95 Laureline Boulanger / Le Centre d'Interprétation du Champignon à Tillet
 97 Sébastien Creppe / Le Musée du Diamant, Diamantissimo, à Durbuy
 99 Michelle Pfeiffer / Le Musée du Chocolat Jacques à Eupen
 101 Catherine Bourgeois / Le Musée de la Moutarde Bister à Jambes
- 105 Pierre-Jean Foulon / compte-rendu de André Gob,
 Des musées au-dessus de tout soupçon,
 Paris, Armand Colin, 2007
- 109 André Gob / compte-rendu de Ralph Deconinck,
 L'Hôpital à la Rose, Lessines, 2008
- 113 Les auteurs / Coordonées
 115 Association francophone des musées de Belgique / Conseil d'administration

Près de 500 musées s'éparpillent en Communauté française de Belgique... Parmi ceux-ci émergent les grandes institutions, bien connues des professionnels ainsi que du grand public. Mais, comme des arbustes camouflés dans la forêt, à l'ombre des chênes centenaires, occupant les sous-bois, une foule de petits musées s'égaient et densifient le terreau patrimonial et culturel. Consacrés à des sujets variés et parfois inattendus, ces institutions font bel et bien partie du paysage muséal et l'agrémentent.

Promenade insolite dans le paysage muséal

[NOÉMIE DROUGUET / SÉMINAIRE DE MUSÉOLOGIE - UNIVERSITÉ DE LIÈGE]

A TRAVERS LE REGARD DES ÉTUDIANTS EN MUSÉOLOGIE

Il y a deux ans, Laurent Busine, alors Président de l'AFMB, lançait l'idée d'un numéro thématique de *Vie des Musées* sur les petits musées et les musées insolites. Attrapant l'idée au vol, intéressé par le sujet, André Gob s'est porté volontaire pour coordonner ce dossier. Pour aller à la rencontre de ces musées, petits par la taille ou restreints par la thématique envisagée, il a proposé à chacun des étudiants de deuxième baccalauréat d'histoire de l'art et archéologie de l'Université de Liège (année académique 2007-2008¹) de produire un petit reportage sur ces lieux insolites et pour beaucoup méconnus. Une liste en a été dressée, notamment à partir de la dernière édition du Guide des musées Wallonie-Bruxelles. Les musées ont été sélectionnés de façon à témoigner de la diversité des institutions, sur les plans géographique (les lieux présentés se répartissent dans toute la Wallonie et Bruxelles), typologique (musées généralistes et spécialisés) et administratif (musées communaux, associatifs, privés). Ces critères permettent d'espérer que cet échantillon de quarante musées soit relativement représentatif. Les consignes du travail consistaient à produire un article court contenant une présentation du musée et de son projet muséal, une description de la muséographie, une réflexion sur l'équilibre des fonctions (conservation, exposition, recherche, animation) et enfin, la plupart des étudiants offrent un

avis personnel sur la question : « est-ce bien un musée ? ». Chaque article est complété par un encadré reprenant les informations pratiques et les modalités de visite. Il s'agit donc bien de travaux d'étudiants dans le cadre d'une première approche spécialisée des musées et de la muséologie, destinée à susciter chez eux la curiosité et parallèlement à développer un regard expert sur les institutions muséales. Chaque article est signé mais c'est en quelque sorte le produit d'un travail collectif que nous proposons au lecteur.

Il en est ressorti quarante textes, disparates quant aux sujets présentés et tout autant sur le plan de l'expression. Si le verbe n'est pas toujours très sûr, le jugement ne l'est pas forcément davantage. On ressent, à la lecture de ces textes, toute la fraîcheur – ou parfois la candeur – des jeunes auteurs. Les articles ont été corrigés ou légèrement retravaillés, par souci d'uniformité. Cette réécriture, plus ou moins importante selon les textes, donne sans doute un petit air de ressemblance à tous ces articles. Cependant, le regard que portent les étudiants sur les institutions décrites a été totalement respecté. Leur point de vue n'est pas celui de professionnels, loin s'en faut ! Il s'agit pour la plupart d'entre eux d'un premier contact avec l'univers muséal à travers un exercice effectué dans le cadre de leur

¹ Florence Andreacola, qui a rédigé l'article sur le Musée de la Pré-histoire de l'Université de Liège, est quant à elle en 2^e master (orientation générale, spécialisation en muséologie).

premier cours de muséologie. Leur émerveillement, leur étonnement, leurs questionnements, leur doute ou leur désapprobation, parfois, quant aux institutions visitées s'apparentent davantage à l'approche de visiteurs ordinaires, et cela est d'autant plus compréhensible que les institutions sont insolites. Là réside l'intérêt avec lequel les lecteurs de *Vie des musées* découvriront ces «reportages». Ajoutons que le terme «musée» est repris dans presque tous les textes des étudiants bien que la question, souvent, reste ouverte : face à ces institutions ou organismes, peut-on vraiment parler de musées ? Sans opérer un véritable classement entre ces musées, nous les avons regroupés en plusieurs catégories, selon la typologie, la thématique, le statut de l'institution ou de la collection. Il est évident que la distribution choisie est contestable : les catégories se recoupent partiellement et certains musées auraient pu se trouver dans plusieurs d'entre elles.

Quelques musées se sont avérés bien peu accessibles. Certains ont décliné la proposition, d'autres étaient quasi injoignables, fermés pour rénovation, trop rarement ouverts ou encore abandonnés par les propriétaires ou responsables partis en vacances... Citons le Musée de la Carotte à Raeren, le Musée de la Radiologie et le Musée de la Witloof, tous deux à Bruxelles, le Musée de l'Éclairage à Liège... Quelques institutions, telle le Petit Musée bruxellois du Nichoir et de la Mangeoire, ont purement et simplement fermé leurs portes. Tous ces musées n'ont dès lors pu faire l'objet d'un article, les étudiants ayant été obligés de changer de sujet.

Parmi les musées traitant de questions du passé, il est une catégorie qui n'est pas représentée dans ce volume, celle des institutions consacrées aux guerres, en particulier à la Deuxième Guerre mondiale. Celles-ci sont pourtant relativement nombreuses, et souvent à l'image de la fascination exercée par les armes, les uniformes, le matériel militaire... sur les collectionneurs. En dehors des institutions qui s'y consacrent intégralement, les guerres du XX^e siècle sont aussi bien souvent évoquées dans les musées locaux et régionaux; dans certains cas, une section leur est dédiée. Cet épisode traumatisant reste par ailleurs bien ancré dans la mémoire collective et de nouvelles institutions voient le jour, telle le Baugez 44 Historical Center, ouvert il y a un peu plus d'un an pour commémorer un massacre survenu près de Malmedy.

² MAIRESSE, François, *Le musée, temple spectaculaire*, Paris (P.U.L.), 2002, p. 45-48.

³ MARINUS, Albert, *L'utilité des petits musées*, Bruxelles (Van Campenhout), 1936 et MARINUS, Albert, *Les loisirs des travailleurs*, Bruxelles (Moens), 1937.

⁴ WEIL, Stephen, «La véritable responsabilité du musée : les idées ou les choses?» (1989) dans DESVALLEES, André, *Vagues, Une anthologie de la Nouvelle muséologie*, Tome 2, Mâcon et Savigny-le-Temple (M.N.E.S.), 1994, p. 433-452.

IDENTITÉ DES PETITS MUSÉES

La première découverte – mais en est-ce vraiment une ? – à l'occasion de ce travail avec les étudiants, c'est que les musées petits et insolites sont légion. En dressant la liste de ces institutions, André Gob et moi-même avons été étonnés de leur nombre, de leur diversité, et nous nous sommes aperçus que nous ne soupçonnions même pas l'existence de la plupart d'entre eux. Pouvons-nous avouer que la lecture de quelques intitulés a été soulignée d'un large sourire ? Même s'ils se sont multipliés durant les dernières décennies, ce que montrent les éditions successives du Guide des musées Wallonie-Bruxelles réalisées par la Communauté française, les «petits musées» ne sont pas récents pour autant. Comme le rappelle François Mairesse, dès la fin du XIX^e siècle, à côté de la création d'institutions relativement importantes et aujourd'hui plus que centenaires, les projets de musées locaux commencent à poindre². Ceux-ci ne s'adressent pas à un public «savant» mais à l'ensemble de la population. Tous ne voient pas le jour pour autant. La plupart d'entre eux sont des musées «généralistes» à l'échelle d'une région, voire d'une localité. Petits musées de terroir, présentant l'histoire et le folklore pour la plupart, ils apparaissent dans le but de promouvoir une identité ou de soutenir l'attrait touristique d'une région. Les intentions affichées par les créateurs de ces petits musées s'orientent aussi vers des objectifs que l'on pourrait qualifier de culturels et sociaux : soutenir l'éducation et l'enseignement, notamment primaire, et occuper «sainement» les loisirs des travailleurs³. S'ils s'appuient quelquefois sur la mise en valeur d'une spécialité, d'une curiosité ou d'une personnalité locale, ces petits musées sont rarement thématiques. Cette orientation est quant à elle plus récente. L'apparition d'établissements consacrés à des sujets pointus ou fondés sur des collections spécialisées remonte à quelques décennies, tout au plus. La vogue du patrimoine, amorcée dès les années 1960 et qui s'amplifie vers le début des années 1980, n'y est pas étrangère. A partir de ce moment, le patrimoine ethnologique commence à être reconnu, apprécié et recherché tant par les institutions muséales que par les collectionneurs. Tout un chacun prend alors conscience que le patrimoine est partout et dans tout. De là à créer des «Musée national du Cure-dents» à partir de ces collections⁴, il n'y a qu'un pas, qui est souvent franchi, peut-être trop rapidement. Se pose-t-on suffisamment la question du message et de la finalité de ces nouvelles structures ? La multiplication de petites institutions, à vocation locale ou thématique, s'accélère à partir des années 1980 – la majorité des exemples ici présentés remontent à cette décennie ou sont postérieurs – et fleurissent dans le paysage muséal. «Certes, souligne un ministre de la Culture, parmi ces institutions, un certain nombre ne remplissent pas encore pleinement leurs missions de conservation, d'étude et de mise en valeur du patrimoine. Cependant, toutes participent à un très large



mouvement de sauvegarde et de mise en valeur de notre passé et de la création contemporaine»⁵.

Les musées présentés ici sont-ils vraiment des musées ? Selon quels critères ? Les étudiants-reporters posent la question. S'ils apportent des éléments de réponse, il n'est pas pour autant aisé de trancher. Ils ont pour la plupart appliqué la grille d'analyse basée sur les quatre fonctions muséales, telle qu'elle leur est enseignée⁶. En outre, la définition du musée proposée par l'ICOM⁷ apparaît comme une référence immanquable par sa portée générale et l'écho international qu'elle connaît. Il n'est pas certain pour autant que les responsables des musées décrits dans ce volume l'aient jamais lue. Le décret sur la reconnaissance des musées de 2002⁸, ainsi que ses arrêtés d'application plus récents, énoncent également une série de critères, tels que l'absence de but lucratif, l'ouverture au public, le statut du musée, etc.

QUARANTE MUSÉES

Les deux premiers musées sont sans doute les plus classiques. Certes, il ne sont pas grands, mais ils s'apparentent, sur le fond ou la forme, au modèle canonique. Ils «font musée». Le Musée de la Poterie à Raeren est un musée spécialisé mais il n'est ni tout à fait petit, ni tout à fait insolite. Inauguré en 1963, il fait partie des plus «vieilles»

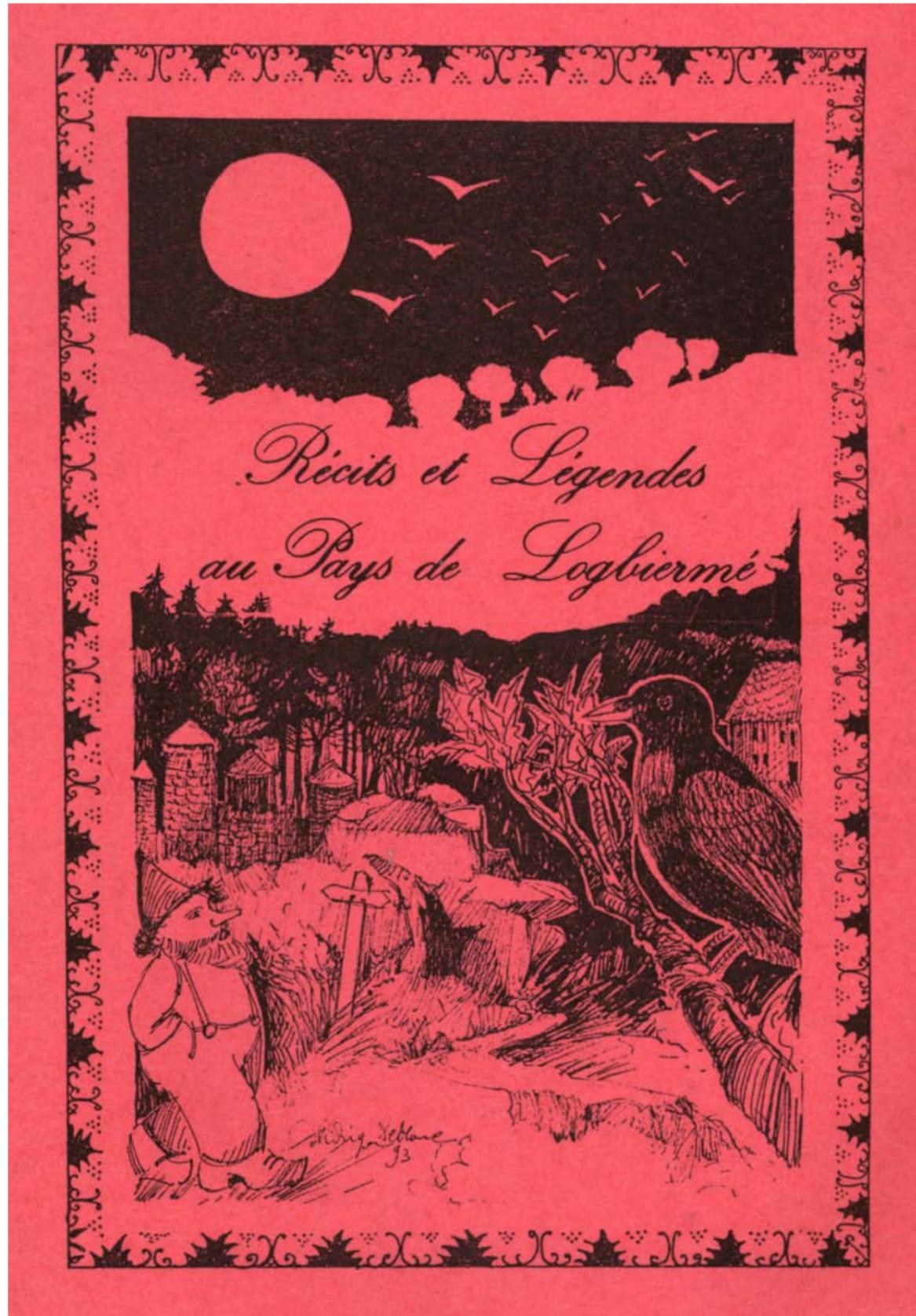
institutions présentées dans ce volume. Le Musée de la Préhistoire de l'Université de Liège est classique quant à son sujet et très conventionnel dans son approche muséographique que l'on pourrait qualifier de poussiéreuse – est-ce cela aussi qui «fait musée» ? Il s'agit essentiellement d'une collection d'étude, structurée selon les cours dispensés dans la «salle d'exposition» elle-même et il se

⁵ PICQUE, Charles, «Préface» dans le *Guide des musées Wallonie-Bruxelles*, 11^e édition, 1997-1998, p. 3. Le guide répertoriait alors 405 musées, c'est-à-dire 69 de plus par rapport à l'édition précédente.

⁶ GOB, André et DROUGUET, Noémie, *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels*, 2^e édition, Paris (Armand Colin), 2006. Outre l'équilibre entre les missions principales du musée que sont l'exposition, la conservation (comportant l'acquisition), la recherche et l'animation, le cours tout comme l'ouvrage insistent également sur l'accueil du public et sur l'importance de la définition du projet muséal.

⁷ «Le musée est une institution permanente sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation», (*Statuts de l'ICOM*, adoptés par la 22^e Assemblée générale de l'ICOM (Vienne, Autriche, 24 août 2007). http://icom.museum/hist_def_fr.html (dernière consultation 21-01-2009).

⁸ Le texte du décret est disponible sur le site de la Communauté française : <http://www.cdadoc.cfwb.be/cdadocrep/pdf/2002/20020717S27023.pdf> (dernière consultation 21-01-2009). Voir aussi *Le nouveau décret. La vie des musées* n°16, 2002.



révèle difficilement accessible pour toute personne extérieure à l'Université.

Par sa thématique artistique et son approche classique, le Musée du Petit Format pourrait presque faire partie de cette première catégorie. Il est pourtant totalement atypique. L'objectif de cette institution est de rassembler des productions singulières du fait de leur format identique (A4). Moins classique est l'ambition de son responsable de créer une « artothèque » afin d'assurer la diffusion de ce fonds auprès des associations mais aussi des particuliers : ceux qui le désirent peuvent emprunter une oeuvre pour une durée déterminée et faire de leur salon « un musée ».

Les cinq musées suivants portent un regard que l'on peut qualifier de généraliste sur une localité ou une région, bien que chacun d'eux offre une place prépondérante à une activité typique. Institution communale, le Musée de la Vallée de la Gueule à La Calamine est dédié à l'histoire hors du commun du patelin ainsi qu'à la richesse naturelle qui fut l'objet d'une exploitation importante : le minerai de zinc. Le Musée de la Hesbaye à Remicourt, comme son nom l'indique, est dédié à la région hesbignonne mais il met avant tout en valeur la firme Mélotte, connue pour ses écrémeuses, ses machines à traire et autre matériel lié à la transformation des produits laitiers. Dans le même ordre d'idées, le point de départ du Musée de la Fraïse à Wépion, c'est la culture et le commerce du fruit mais le musée évoque bien d'autres aspects de la vie locale d'autrefois. Le Musée d'Eben se veut également généraliste ; il met cependant l'accent sur la production de paille tressée qui a fait la renommée de la région. Le Musée de la Racine à Amblève, au nom un brin énigmatique, se focalise sur l'évocation de l'histoire de la région à travers des présentations liées à l'agriculture et aux métiers d'antan, à la vie domestique... Une collection étrange est à l'origine du musée et explique sa dénomination : des racines d'arbres, de différentes essences, choisies pour leur forme particulière qui évoque tantôt un visage, tantôt un personnage.

Les musées qui suivent sont bien davantage tournés vers un thème précis et sont fondés pour la plupart sur l'existence préalable d'une collection spécialisée. L'artisanat, ce que l'on appelle encore parfois l'art populaire, et les métiers d'antan ont inspiré la création de certains d'entre eux. Krippana, à Bullange, se consacre à l'acquisition et à la mise en valeur de crèches de toutes sortes et de toutes origines ; le Musée de la Dentelle à Marche rappelle que la cité famennoise était jadis un centre de production reconnu, et que cette activité artisanale est toujours encouragée aujourd'hui ; le Musée du Jouet à Ferrières ou le Musée de la Foire à Saint-Ghislain attirent tous deux les enfants, bien sûr, mais également un public de passionnés ou de collectionneurs ; le Musée de la Radio et des Techniques de Communication à Trooz, est riche d'une

collection imposante, maintenue en état de fonctionnement ; le Musée de la Gourmandise à Hermalle-sous-Huy a débuté ses activités en rassemblant une bibliothèque d'ouvrages culinaires ; le Musée du Cuir et des Industries du Péruwelz à Péruwelz retrace la manière de traiter la peau, de la mettre en forme et de la décorer, dans l'ancien atelier d'un cordonnier ; le Musée de la Lessive et de la Vie des Lavandières évoque l'envers du décor de la vie spadoise à la grande époque de la Ville d'Eaux jusqu'à nous. Plusieurs institutions se concentrent sur un propos en rapport avec les sciences naturelles, ou du moins avec la nature, tels que le Musée de l'Abeille à Tilff, qui parle autant de l'insecte que de la production du miel, le Conservatoire botanique et Musée vivant de la Pomme de terre à Genappe qui entend assurer avant tout le rôle de conservatoire de nombreuses variétés de « patates » ou encore Animalaine à Bastogne, dont une partie des collections est vivante puisqu'il s'agit de moutons. Enfin, le Musée Tchanchès à Liège s'appuie essentiellement sur la présence d'un théâtre de marionnettes pour dévoiler quelques collections. Ces deux dernières institutions s'orientent principalement vers l'animation du public, l'exposition y tenant un rôle secondaire.

Bien des musées sont installés dans des bâtiments ou des demeures historiques, qui préexistaient à la création du musée. Parfois, l'implantation d'une telle institution est motivée par la volonté de sauver un immeuble, comme dans le cas du Musée de la Racine. L'intention de réaffecter un bâtiment et de le mettre en valeur peut apparaître comme le moteur de certains projets muséaux. Dans plusieurs cas, un bâtiment est mis à la disposition du musée par la commune pour en assurer l'occupation, ou plus simplement la survie. Le plus souvent l'enveloppe architecturale n'a pas de lien direct avec le sujet abordé. Deux musées parmi ceux qui sont présentés ici prennent tout leur sens en fonction de leur situation : le Musée du Coticule à Vielsalm et le Musée de l'Abbaye d'Orval. Le premier est abrité dans un ancien atelier où l'on produisait la célèbre pierre à rasoir, le second se situe dans l'enceinte de l'abbaye, tel un centre d'interprétation. Le Musée de la Pierre à Sprimont est installé dans l'ancienne centrale électrique, dans une carrière toujours en activité. Le Musée des Mégalithes à Wéris peut également rentrer dans cette catégorie, si l'on peut dire, puisqu'il est intimement lié à un site archéologique.

On le sait, les créateurs de musées affichent toujours, plus ou moins consciemment et explicitement, des intentions politiques. Celles-ci sont, me semble-t-il, particulièrement à l'oeuvre au Musée africain de Namur et au Musée de Chine à Anderlecht. Tous deux sont de création ancienne : l'institution namuroise, dont le but est d'encourager et de valoriser la présence belge au Congo, a ouvert ses portes en 1912 et l'exposition d'une collection didactique destinée à instruire les futurs missionnaires de la Congrégation de Scheut remonte à 1862. On pourrait les quali-

fier de musées «de propagande» en raison de l'objectif précis qu'ils s'assignaient : encourager ou valoriser la colonisation du Congo et les missions religieuses en Chine. Aujourd'hui, ces présentations sont toujours sous la responsabilité des anciens coloniaux ou de la Congrégation des Frères de Scheut et sont plutôt destinées à raconter et légitimer des faits du passé.

Nombre d'institutions décrites dans ce volume s'appuient sur la préexistence d'une collection. Dans certains cas, celle-ci rend compte de l'œuvre de la vie d'une personne, fondatrice ou non du musée. Lilette Arnould a habillé quantité de poupées avec des répliques minutieuses de costumes historiques et folkloriques. Fondatrice du Musée du Petit Chapitre à Fosse-la-Ville, elle l'a animé jusqu'à son décès, avec la volonté de soutenir les personnes souffrant d'un handicap. La mise en valeur des poupées, ainsi que la poursuite de son effort en faveur des personnes handicapées sont assurées aujourd'hui par le personnel communal, même si l'atmosphère a bien changé. La passion de Lucien Charlotieux s'exprime quant à elle dans le domaine de la mécanique de précision. Autodidacte, il a réalisé une impressionnante horloge astronomique, objet unique auquel le musée de Senzeilles est dédié. Le Mundaneum à Mons se distingue des institutions présentées dans ce volume. Il s'agit d'un centre d'archives et d'expositions temporaires, basé sur le projet visionnaire de deux hommes : Paul Otlet et Henri La Fontaine, qui ont souhaité rassembler l'ensemble des connaissances universelles sous forme de fiches documentaires classées selon des normes bibliographiques qu'ils ont eux-mêmes imaginées. Là aussi, le projet est sous-tendu par des intentions politiques, un brin utopiques, basées sur la communication et l'entente entre les peuples. Les expositions proposées par l'institution sont axées sur le pacifisme, la tolérance, le partage des connaissances et la vulgarisation, l'utopie... Des thèmes proches sont développés dans un contexte totalement différent et s'appuient sur une collection très originale au Musée du Silex à Eben-Emael. Là, dans une tour fantastique construite par le fondateur du musée, Robert Garcet, sont rassemblées des collections de silex, fossiles, roches, minéraux. Ici aussi, c'est l'œuvre de la vie d'un homme que le visiteur découvre ainsi que son combat pacifiste.

Le groupe de musées suivant rassemble des institutions totalement privées. Le Plasticarium à Bruxelles compte parmi ceux-ci : il s'agit de la collection privée de Philippe Decelle, qui est présentée dans une maison qui lui appartient. Le propriétaire est seul pour assurer la conservation, l'étude de la collection et l'accueil du public. De ce fait, les conditions de visite sont assez restrictives : la visite n'a lieu que sur rendez-vous et pour des groupes de minimum dix personnes. Le Musée de la Fourche à Mortier est également constitué d'une collection privée, celle de Joseph Andrien, qui l'a installée dans une ancienne ferme qui lui appartient. C'est aussi dans une maison

familiale que Philippe Maldague offre de découvrir son Musée du Scoutisme international, basé sur sa propre collection, et qu'il finance entièrement lui-même. Il en va de même au Musée du Cycle à Weyler, où la collection toujours plus importante ne trouve plus suffisamment de place dans l'annexe de la maison familiale. Le Musée du Papillon à Liège est fondé sur la collection de Paul Houyez et est entièrement géré et animé par ses fils, qui ont réaménagé la maison paternelle en salle d'exposition permanente. Le Musée du Téléphone à Warneton est situé dans un café. Daniel Castryck, le tenancier-collectionneur, a d'abord disposé ses belles pièces pour décorer son estaminet, puis, au fil de ses acquisitions et recherches, il en a fait une exposition, dont il commente lui-même la visite. Dans tous ces musées, il n'y a pas d'horaire de visite fixe; toutes ont lieu sur rendez-vous, de préférence pour des groupes. Ceci ne s'explique pas seulement par le fait que le musée est implanté dans ou à proximité du lieu de vie des propriétaires mais aussi parce que, dans tous les cas présentés, ils tiennent à assurer la visite guidée lui-même, à défaut de personnel ou parce que ces collectionneurs se font plaisir en présentant l'objet de leur passion.

Enfin, la dernière catégorie reprend les musées privés exploités notamment dans un but commercial ou promotionnel. Le Centre d'interprétation du Champignon à Tillet est couplé à un restaurant. Des dispositifs muséographiques et didactiques tels que des dioramas, un pseudo-laboratoire et une collection de champignons en résine forment le noyau de cette institution qui attire des clients au restaurant et inversement. Diamantissimo, le Musée du Diamant, à Durbuy assure, quant à lui, la promotion de la joaillerie en général, et du magasin ardennais dans lequel il est situé, en particulier. Les propriétaires ont effectivement conçu le musée comme une carte de visite de leur boutique. Les deux derniers musées de notre échantillon font la promotion de deux entreprises bien connues du secteur alimentaire wallon : la Moutarderie Bister à Jambes et la Chocolaterie Jacques à Eupen. Tous deux sont situés dans l'enceinte même de l'usine et complètent ou remplacent une visite de cette dernière.

QUELQUES TRAITS COMMUNS POUR DES MUSÉES ATYPIQUES

On remarque que la majorité des musées présentés dans cette livraison de *Vie des Musées* sont des institutions à vocation ethnographique (pour ne pas dire folklorique), identitaire ou sociétale, selon les cas. Certains sont davantage versés dans la technique, d'autres dans les sciences naturelles ou encore dans l'histoire. Mais pour la plupart, ils échappent à l'étiquette «musée d'art», à l'exception notable du Musée du Petit Format. Conscients de cette orientation, André Gob et moi-même avons souhaité redresser le tir et ajouter l'une ou l'autre institution correspondant à la typologie beaux-arts. Et de constater qu'il

n'existe quasi aucune institution «petite ou insolite» qui soit essentiellement basée sur une collection d'œuvres d'art. Ou, pour le dire autrement, aucun musée d'art ne se prête aux qualificatifs «petit» ou «insolite». Formulation assez révélatrice : les musées d'arts ne sont ni petits ni insolites. Ce qui n'empêche pas pour autant de nombreuses institutions de présenter des œuvres (peinture, sculpture, arts graphiques, arts appliqués...) mais dans un contexte muséographique différent. Ces œuvres interviennent souvent au titre de document, parmi d'autres objets de collection et artefacts muséographiques, à moins qu'elles ne soient regroupées dans une salle indépendante, permettant de les présenter «comme des œuvres d'art».

On ressent dans les institutions locales et régionales à vocation ethnographique, qu'elles soient généralistes ou thématiques, l'empreinte de la nostalgie. Les petits musées ressemblent à des refuges, où il est bon de se reposer dans le passé, de se ressourcer dans les traditions ou le vécu d'antan. Comme l'écrivait Paul Caso à propos de l'Hôtel Charlier à Saint-Josse-ten-Noode, le petit musée apparaît comme ce «cher enclos où les joies d'autrefois effacent les maux présents»⁹. Le goût du bon vieux temps et la volonté affirmée de prolonger la mémoire apparaissent comme des projets stimulants... pour leurs protagonis-

⁹ CASO, Paul, «Préface», dans DU JACQUIER, Yvonne, *Le charme des petits musées*, s.l.n.d. [1972], p. 8.

nistes du moins. Rares sont les musées de ce type qui explorent la société après les années 1950, qui cherchent à rassembler des collections plus récentes et plus rares encore ceux qui assument un regard contemporain et nuancé sur la vie d'autrefois.

Le lecteur de *Vie des musées* s'en apercevra rapidement : tous les petits musées dont les étudiants ont tiré le portrait ont été créés à l'initiative d'une personne, ou du moins d'un petit groupe de personnes partageant une passion et un projet communs. Dès lors, la personnalité du fondateur transparaît assez clairement, et dans certains cas, de façon assez radicale. Que ce soit à travers la collection rassemblée patiemment, sur une catégorie d'objets ou un thème hors du commun, à travers les choix de présentation, à travers la convivialité souvent très présente ou encore le ton avec lequel le sujet est abordé, ces petites institutions font généralement preuve de davantage d'originalité que leurs grandes sœurs. Souvent, les fondateurs ont une intention manifeste : quelque chose à dire ou à montrer ou encore tenter de lancer une dynamique socio-culturelle, un projet fédérateur. Le projet muséal (pour autant qu'il soit plus ou moins exprimé) des petits musées et des musées insolites semble assez différent de celui des «grands musées normaux». Pourquoi? Même lorsque l'équipe s'étoffe un peu, même lorsqu'elle se renouvelle, la marque du fondateur semble indélébile. N'est-ce pas avant tout parce que l'intention première des



fondateurs et de ceux qui l'accompagnent dans l'entreprise consiste à afficher leur passion ?

Les débuts sont souvent modestes, le projet initial n'est pas forcément très lourd. Les ambitions sur le plan muséologique sont limitées : faire un musée n'est pas nécessairement un but en soi mais simplement un moyen de partager une passion. Dans ce cas, toucher un grand nombre de visiteurs n'est pas le souci principal de l'opération. Tantôt, le ou les responsables tentent de créer une structure qui fasse musée, tantôt ils créent un projet et un lieu sans pour autant que l'on puisse en déduire qu'il s'agit d'une institution muséale. L'existence et la présentation d'une collection, ou de documentation, n'en fait pas d'emblée un musée. D'ailleurs, certains sont nés à la suite d'une exposition temporaire que l'on a voulu prolonger. En aucun cas les initiateurs ne sont des professionnels du domaine muséal, beaucoup n'évoluent pas dans le domaine culturel.

Pour certains, les ambitions sont cependant différentes dès le départ, en particulier quand le souhait est de créer un produit touristique, comme certains équipements dépendant d'un syndicat d'initiative destinés à promouvoir une région et ses produits du terroir, ou résolument commercial ou promotionnel, comme le sont les musées d'entreprise.

LA VIE DES PETITS MUSÉES

Concrétiser un projet d'exposition, *a fortiori* d'un musée, et le mener à terme peut ressembler au parcours du combattant pour les fondateurs. Même si certains se contentent de placer plus ou moins agréablement des objets dans le lieu dont ils disposent, on ne peut résumer une institution (dynamique) à une collection, même importante en termes de rareté ou de nombre d'items, et à une salle d'exposition. On peut raisonnablement imaginer que beaucoup de musées ou d'expositions envisagés n'ont jamais pu voir le jour, que de nombreux projets de cet ordre ont avortés. Combien de collectionneurs ont chéri l'idée d'une telle entreprise sans y parvenir ? Combien d'acteurs culturels ont souhaité mettre en place une structure de ce type pour vanter les mérites de leur ré-

gion, de leur village, d'une activité particulière sans trouver le soutien nécessaire ? Ce nombre est indéfini, dans la mesure où l'on ne connaît pas ces musées qui n'ont jamais vu le jour. Quelques sources permettent cependant de prendre connaissance de certaines initiatives : publications régionales, brochures de « propagande », appel au soutien dans la presse, etc. A titre d'exemple historique, on peut citer les projets de musées de folklore dont les villes wallonnes veulent se doter au début du XX^e siècle¹⁰, au moment où seul le Musée de la Vie Wallonne à Liège éclôt péniblement et modestement (1913). C'est alors un tout petit musée, sans exposition permanente ! Ce n'est qu'à partir des années 1950 qu'il se développe véritablement. A Mons, le Musée du Folklore et de la Vie montoise est fondé en 1931 sous forme d'une ASBL ; il devient musée communal trente ans plus tard. L'existence d'une collection, aussi intéressante soit-elle, ne suffit pas ou ne justifie pas la création « automatique » d'un musée. Collectionneuse boulimique de boîtes métalliques, Yvette Dardenne ouvre depuis plusieurs années les portes de sa maison privée (et de ses annexes !) aux visiteurs qui en font la demande. Malgré sa dénomination, le Musée de la Boîte en fer blanc lithographiée n'est pas à proprement parler une institution muséale bien que cette collection privée soit répertoriée dans A... Musées vous !, le guide des musées de la Province de Liège (2006), dans le *Guide des Musées Wallonie-Bruxelles* et sur le site Musées en Wallonie. Madame Dardenne souhaite aujourd'hui fonder un vrai musée pour y exposer en permanence les fleurons de sa collection. Elle dispose d'un bâtiment situé dans le centre de Bruxelles mais quel statut donner à ce musée ? Comment le faire vivre ? Comment assurer la gestion des collections, l'accueil du public, la recherche, etc. ? Qui va s'en occuper ?

L'existence, ou la survie, des petits musées demeure du reste assez précaire. Si quelques-uns gardent un statut strictement privé, assurant au fondateur-propriétaire le contrôle total du projet, la plupart se constituent en association, de façon à partager ce projet et collaborer avec d'autres personnes investies de la même motivation. Créer une ASBL a aussi pour but d'obtenir plus facilement (ou moins difficilement) de l'aide en nature, en services et en subventions diverses, de la part de bénévoles ralliés à l'entreprise, d'acteurs politiques ou de sponsors et mécènes. Malgré le passage au statut associatif, censé regrouper un nombre plus important d'acteurs responsables, le fondateur parvient dans certains cas à garder la haute-main sur le devenir du musée, sans qu'elle ne lui soit nécessairement disputée par les autres membres, d'ailleurs. L'institutionnalisation du musée peut conduire à une certaine professionnalisation, en particulier lorsqu'elle débouche sur l'engagement de personnel rémunéré. Les activités peuvent s'améliorer ou se multiplier, l'accueil du visiteur est plus soigné, et l'institution s'en trouve, dans une certaine mesure, pérennisée¹¹. Car les petits musées

semblent plus fragiles que les plus grands... Etant donné qu'ils reposent sur un petit nombre de responsables, plus ou moins investis, et qu'ils ne bénéficient généralement pas d'un grand soutien politique, certaines institutions déclinent doucement et parfois disparaissent. Plusieurs des musées qui avaient été « présélectionnés » dans le cadre de cette publication n'ont finalement pas fait l'objet d'un article car ils ont simplement mis la clé sous le paillason ! Dans ce cas, chacun « reprend ses billes » ou, quand la collection est la propriété d'une association, il est souvent précisé dans les statuts qu'en cas de dissolution de l'ASBL, la collection est cédée à une autre institution poursuivant des objectifs similaires. Pour tenter de survivre, quand le bénévolat et les bouts de chandelle ne suffisent plus, certains musées dépendant d'ASBL tentent d'être repris par l'administration communale de la ville ou du village dans lequel ils sont implantés, tel le Musée de la Foire à Saint-Ghislain.

Freddy Close, le conservateur du Musée d'Eben doute quant à lui de l'intérêt que pourrait porter la Commune de Bassenge sur le musée qu'il a créé avec son épouse : qu'advierait-il des collections ? Comment seraient-elles exposées ? La visite serait-elle toujours aussi conviviale ? Le lien de confiance qu'il a pu lier avec les habitants du village ne serait-il pas rompu ? Il préférerait « donner » son musée à un successeur passionné qui prolongerait son œuvre. Passer le flambeau est toujours un moment délicat : partager son projet muséal et culturel, transmettre un héritage en acceptant qu'il puisse évoluer et se transformer constituent des étapes qui ne sont pas évidentes pour le fondateur d'une institution, si modeste soit-elle. Plusieurs personnes interrogées par les étudiants dans le cadre de leur travail ont exprimé leurs craintes par rapport à la disparition du musée. Le Musée de la Bouteille et de Mortier autrefois n'a pas survécu à son fondateur et conservateur, Jacques Martin. Lorsque le propriétaire de cette collection privée s'en est allé, les collections (7000 bouteilles mais aussi de nombreuses maquettes de bâtiments du village) ont été emportées par des brocanteurs et il ne subsiste plus aujourd'hui que deux maquettes, présentées au Musée de la Fourche. Parfois, c'est la disparition des collections qui menace la survie du musée : Au Conservatoire botanique et Musée vivant de la Pomme de terre, la collection de pommes de terre, vivante et fragile, a été dévastée par des mulots... La petite institution est toujours ouverte au public mais se recentre sur le rassemblement, la préservation et l'étude de plantes médicinales et protégées (tulipes sauvages, ails sauvages...), en tentant parallèlement de reconstituer la collection disparue.

¹⁰ BRUVIER, Marinette, « Les musées communaux avant 1940 » dans *Bulletin trimestriel du Crédit communal de Belgique*, n° 164, 42^e année- avril 1988, p. 5-9. MASSCHELEIN-KLEINER, Liliane, « Les musées communaux aujourd'hui » dans *Bulletin trimestriel du Crédit communal de Belgique*, n° 164, 42^e année- avril 1988, p. 13-15.

Les petits musées ne restent pas forcément petits : ils peuvent aussi grandir, et devenir des institutions de référence. Pensons au Musée de la Vie wallonne, déjà cité. Il en va de même pour de nombreux musées communaux, créés au début du XX^e siècle¹², dont les collections ont été enrichies au cours des années mais surtout qui développent de plus en plus d'activités pour tous les types de publics et des synergies avec d'autres acteurs culturels. Parmi les musées présentés dans ce volume, pointons le cas du Musée de la Pierre à Sprimont, qui envisage une rénovation à grands moyens qui le projetterait, en quelque sorte, dans la « cour des grands ».

DES MUSÉES HORS NORMES ?

Comme souligné plus haut, le lecteur de *Vie des Musées*, comme le visiteur, ne doit pas se fier aux appellations – non contrôlées – arborées par les lieux ou les institutions. La plupart d'entre eux portent le nom de musée, bien que ce titre ne garantisse nullement que l'ensemble des fonctions muséales soient remplies. D'autres ne portent pas le nom de musée, tels que le Mundaneum, le Plasticarium, Animalaine, Krippana, pour les exemples décrits dans cette publication ou encore Source-O-Rama, archéoscope, historical center, Maison de Ceci, Centre de Cela... sans que cela ne suppose une différence de qualité, un manque de sérieux ou un projet moins ambitieux sur le plan muséographique.

Depuis 2002, il existe un décret pour les musées en Communauté française. Il organise la reconnaissance et le subventionnement des musées et institutions muséales. Les arrêtés d'application ont été pris par la suite, afin d'établir des critères de reconnaissance en trois catégories. Le but affirmé de ce décret est de professionnaliser les musées et d'éviter le « saupoudrage » des subventions. Cette législation doit aussi conduire à faire évoluer positivement l'ensemble des musées et institutions muséales ; l'application du décret entend jouer un rôle pédagogique auprès de tous les musées, pas seulement ceux qui visent la reconnaissance, en précisant les contours de ce qu'est un « bon » musée. Est-ce souhaitable ? Encourager une forme de normalisation comporte le risque d'étouffer les projets modestes, insolites ou hors du commun. Un objectif corollaire moins manifeste semble être de diminuer le nombre de musées, jugé très (trop ?) important en Wallonie et à Bruxelles. Ce nombre diminue déjà, si l'en en croit le décompte effectué par le Guide des musées Wallonie-Bruxelles. Cela signifie-t-il que certains musées « hors normes » ne devraient pas exister ? Sur quels critères peut-on avancer que les musées sont trop nombreux ?

Bien des musées présentés dans ce volume de *Vie des musées* ne remplissent sans doute pas (encore) l'ensemble des critères leur permettant de prétendre au statut de « musée reconnu » ; ils ne peuvent dès lors recevoir aucune sub-



vention de la part de la Communauté française (ce qui ne les empêche pas d'être soutenus par la commune, la province etc.). Sont exclus d'emblée de cette catégorie les musées privés, les musées d'entreprises et les musées qui poursuivent un but lucratif. Un des critères pour la reconnaissance réside dans la tenue à jour d'un inventaire, ce dont ne disposent pas encore toutes les institutions, loin s'en faut! Certaines possèdent à peine un registre d'entrée des pièces. Or l'inventaire est la base sur laquelle peut se greffer la recherche. Parmi les musées décrits dans ce volume, beaucoup en disposent mais l'avouent très sommaire, incomplet ou pas à jour. Plusieurs annoncent qu'ils travaillent à la mise en place d'un inventaire, qu'il s'agisse de cataloguer des collections appartenant à une association ou dépendant du pouvoir communal, comme le Musée de la Dentelle à Marche-en-Famenne, ou encore propriété d'un collectionneur privé, comme au Musée de la Fourche à Mortier ou au Musée du Cycle à Weyler.

Sur le plan scientifique, la situation est très variable. Certaines institutions comme le Mundaneum ou le Musée du Coticule publient très régulièrement les résultats de

¹³ La plupart du temps, ces publications ne sont pas diffusées au-delà du musée ou du syndicat d'initiative. C'est pourquoi il est conseillé aux lecteurs intéressés de s'adresser directement au musée pour les obtenir.

¹⁴ DU JACQUIER, Yvonne, *Le charme des petits musées*, s.l.n.d. [1972].

recherches relativement poussées. Plusieurs musées proposent au visiteur un catalogue sommaire ou un guide du visiteur, qui tient lieu de souvenir et permet de prolonger un peu la visite. D'autres se contentent d'éditer quelques brochures thématiques¹³... La plupart des musées se déclarent cependant ouverts aux chercheurs, aux étudiants (comme le prouve cette revue) et aux curieux.

D'autres critères énoncés par le décret et ses arrêtés touchent au personnel des musées. Au fil des pages qui suivent, on s'aperçoit que les petits musées sont portés à bout de bras par des passionnés, des bénévoles ou alors de rares professionnels qui ne peuvent se passer de l'aide de quelques volontaires pour faire tourner la maison. Sans cette aide précieuse et non-rémunérée, les petits musées seraient rayés de la carte en peu de temps, et ne verraient sans doute tout simplement pas le jour. Là aussi, on peut faire des distinctions au sein des musées retenus pour cet ouvrage, ceux qui se sont professionnalisés, et qui compte du personnel rémunéré, et les autres, qui ne reposent que sur la bonne volonté de quelques bénévoles. Le désir de professionnalisation n'est pas pour autant présent dans tous les musées car les amateurs qui les ont fondés, qui en sont responsables et qui les font vivre craignent, à juste titre, d'y perdre leur caractère, leur identité ou leur «charme». Certains préfèrent rester petits, «à la mesure de l'homme»¹⁴... C'était l'avis de Jules Hurdebise, le fondateur du Musée de Logbiermé (Trois-Ponts). Lorsque

cet improbable musée a déménagé dans le village voisin de Wanne pour s'agrandir et se «normaliser», son créateur ne l'a pas vraiment reconnu et n'a plus souhaité s'y investir. Il est retourné dans l'étable aménagée qui avait accueilli son petit musée pour y reconstruire un nouveau projet muséal, basé comme avant sur la convivialité et la proximité tant avec les habitants qu'avec les visiteurs.

La convivialité apparaît comme un maître-mot. Les étudiants soulignent fréquemment l'atmosphère chaleureuse et l'accueil personnalisé qui leur a été offert dans les institutions visitées. Du reste, les musées petits et insolites ne sont pas dépourvus d'animation. Dans ces institutions, les bénévoles ou le personnel rémunéré, selon les cas, met un point d'honneur à recevoir le visiteur comme un invité, comme un hôte attendu¹⁵, et souvent, la visite guidée lui est proposée et offerte. Cette dernière est bien nécessaire car dans la plupart des musées, la muséographie est limitée à la monstration d'objets, égayée par quelques décors ou reconstitutions, souvent sommaires. Les explications sont du reste absentes ou peu nombreuses. Néanmoins, il ne faut pas envisager la visite guidée uniquement comme palliatif à des faiblesses muséographiques. Elle fait partie intégrante du projet muséal de ces institutions, parce qu'elle contribue à une visite chaleureuse, qui fait partie du «charme des petits musées» sans doute. Cela s'explique aussi par le fait que ces musées sont souvent tenus par des bénévoles qui sont passionnés et qui souhaitent partager leur passion et une foule d'anecdotes... Un autre élément assied la convivialité tout en rendant le public plus responsable de ses gestes en ce qui concerne le patrimoine: il arrive que le visiteur soit invité à toucher, à manipuler les collections. Dans d'autres cas, il peut assister à des démonstrations, de façon à mieux comprendre l'utilisation d'un objet ainsi que les gestes qui s'y rapportent.

En ce qui concerne le public visé et la fréquentation, il est à nouveau impossible de généraliser. Certains musées n'accueillent que quelques dizaines de visiteurs par an, tel le Conservatoire botanique et Musée vivant de la Pomme de terre, dont la fréquentation oscille entre 50 et 200 visiteurs annuels. L'objectif principal de ce musée n'est cependant pas d'accueillir un grand nombre de personnes mais bien plutôt de se concentrer sur ses rôles de recherche et de conservation. Certaines institutions plafonnent à quelques centaines de visiteurs tandis que

¹⁵ «Le musée est un lieu convivial. On doit y apprécier le sens de l'accueil et l'envie de faire plaisir, comme peut l'avoir un hôtelier qui veut donner du bonheur à ses clients», HUDSON, Kenneth, «Redonner un sens à la notion d'accueil» dans *Publics et musées*, n° 4, mai 1994, p. 89. Dans un autre article, l'auteur explique qu'il existe deux sortes de musées qui soient réellement accueillants: les «museums with charm», dans lesquels on se sent bien, et les «museums with chairs», dans lesquels on peut prendre le temps de discuter, de poser des questions, de s'imprégner de l'ambiance et des objets (HUDSON, Kenneth, «The Public Quality of a Museum» dans *Cahiers d'études ICOM/ICR*, 6/1999, p. 3-5).

d'autres, enfin, touchent un nombre de visiteurs très appréciable, qui pourrait faire pâlir des musées plus grands ou plus classiques. Aucun musée local, aucun musée insolite ne prétend s'adresser à un seul type de public. Au contraire, la plupart d'entre eux prétendent toucher toutes les catégories de visiteurs même si, dans les faits, certains segments du public sont plus «naturellement» touchés. Beaucoup de musées parmi ceux qui sont présentés tentent de capter le jeune public, notamment les groupes scolaires. Des animations spécifiques leur sont dédiées ou, à tout le moins, des visites guidées adaptées sont prévues. Le public cible par excellence des petits musées sont les personnes âgées qui apprécient se replonger dans le passé, ainsi que les collectionneurs, dont l'intérêt se porte essentiellement sur la qualité ou la rareté des objets rassemblés. L'intérêt, voire l'adhésion au projet, de la part du public local sont également recherchés par les musées locaux, en particulier ceux qui proposent une approche ethnographique et qui souhaitent que les habitants du village ou de la région puissent s'identifier à leur musée. Enfin, les petites institutions tablent aussi sur la visite des touristes, ce qui permet, entre autre, de justifier leur existence et l'octroi d'un soutien aux yeux d'une administration communale soucieuse de mentionner un musée dans son offre touristique. Ajoutons que plusieurs des institutions présentées ici sont gratuites pour tous les visiteurs.

LE TERREAU MUSÉAL

Au vu de leur nombre, peut-on dire de ces musées, petits ou insolites, qu'ils sont hors du commun?

D'un point de vue statistique, c'est eux le commun. C'est eux la moyenne. Les pages des guides de musées en sont peuplées, et ce n'est en rien une spécialité du terrain belge francophone. A titre de comparaison, la dernière livraison du *Guide des musées de Suisse et du Liechtenstein* (2006) compte près de 1000 notices! Ces musées sont-ils hors normes? Ne peut-on simplement constater que les objectifs qu'ils poursuivent sont largement différents? Même si ces institutions se plaignent parfois du manque de soutien qu'elles reçoivent et des difficultés qu'elles rencontrent, la plupart ne manifestent pas pour autant le désir de gagner la «norme». Bien au contraire, les responsables et les animateurs de ces musées sont farouchement attachés à leur statut particulier, et craignent plus que tout de «perdre leur âme» en se lançant dans une course aux subsides, etc. Quel rôle jouent-ils dans le paysage muséal? A l'ombre des grandes institutions, ils cultivent leur originalité, ils entretiennent la convivialité, ils soignent leurs visiteurs, plutôt recrutés dans la sphère «non-savante». Ils rassemblent tantôt des collections modestes mais touchantes, tantôt des objets rares qu'ils amassent avec l'appétit de complétion qui caractérise les collectionneurs. L'atmosphère désuète, encombrée et chaleureuse

leur s'édifie et contribue à leur donner ce charme si particulier que d'autres recherchent... et que d'autres fuient. Pour peu, on leur en voudrait de singer les institutions « normales », qui pourraient les orienter vers un conformisme ennuyeux et « ordinaire ».

Le devenir des petits musées, tel qu'illustré dans ce volume de *Vie des musées*, permet de souligner le passage de la collection privée à la collection publique. Presque toutes les institutions présentées ici sont issues de la passion d'un collectionneur, animé par la volonté de donner à voir ses « trésors » et de s'exposer lui-même en quelque sorte. Leur vie parfois courte, parfois mouvementée, conduit le plus souvent vers la création d'une association, parfois reprise ensuite sous l'égide communale. Certains se transforment plus radicalement, en réinterprétant le projet muséal d'origine, d'autres disparaissent et les collections, si elles ne sont pas vendues ou dispersées, vont rejoindre une autre institution du même type, ou un musée (déjà) plus grand. Que deviendra le Musée du Papillon lorsque les fils du collectionneur ne seront plus là ? Se trouvera-t-il quelqu'un pour reprendre le flambeau et maintenir le musée en l'état quelques années durant ? Le musée fermera-t-il ses portes, les collections seront-elles vendues au plus offrant ? Les papillons iront-ils enrichir les expositions ou rejoindre les réserves du Muséum d'Histoire naturelle de l'Université de Liège, ou d'ailleurs ?

Un musée doit-il nécessairement survivre ? Doit-il survivre tel quel ? Bien vivants, les petits musées et les musées insolites agrémentent le paysage muséal, écrivais-je en introduction. Atypiques, ils contentent et ils étonnent nombre de visiteurs qui s'y promènent. Ils semblent sortir de terre spontanément et se multiplient, telles les capucines dans mon jardin. Ne constituent-ils pas eux-mêmes le terreau sur lequel se fondent les grands musées ? Les plus vigoureux deviennent grands tandis que ceux qui s'épuisent plus rapidement ne disparaissent jamais vraiment : ils alimentent par leurs collections et les recherches qu'ils ont menées les institutions plus importantes, contribuant de la sorte à les fortifier. Le paysage n'en est que plus fertile, plus dense et plus harmonieux.

Les auteurs remercient les responsables et le personnel des musées visités pour leur accueil, leur disponibilité et l'intérêt qu'ils ont manifesté pour ce travail.

QUARANTE MUSÉES à travers le regard des étudiants en Muséologie de l'Université de Liège



LE MUSÉE DE LA POTERIE À RAEREN [AURÉLIE CLÉBAN]

Le musée de la poterie de la ville de Raeren est un musée spécialisé dans le grès rhénan, céramique très dure réputée dans toute l'Europe, et dans la poterie contemporaine.

Le village de Raeren et ses environs sont, dès le XIV^e siècle, un centre de production de poterie très réputé pour son argile spéciale et ses ustensiles de haute qualité pour la vie quotidienne : vaisselle, pots, jouets, conduites d'eau ou encore gourdes qu'emmenaient avec eux les croyants sur le chemin du pèlerinage vers Aix-la-Chapelle.

Créé en 1963 et rouvert en 2003 après une rénovation complète, ce musée, géré par la Communauté germanophone, expose des objets archéologiques retrouvés dans le sol même de la ville, principalement des rebuts mal cuits datant du XIV^e au XVII^e siècle. A ces pièces découvertes en fouilles, qui représentent environ 80 % de la collection, s'ajoutent des céramiques plus récentes, datée du XIX^e et du XX^e siècle, qui proviennent de collectionneurs privés.

Depuis 2007, le musée est classé « Patrimoine de l'Europe ». Chaque année, un colloque y est organisé et lors de la journée du patrimoine qui se déroule le deuxième dimanche de septembre, un prix est attribué aux participants d'un concours régional sur les grès rhénans.

Le musée attire les spécialistes de la céramique : historiens de l'art, collectionneurs, ethnologues, mais également la population régionale dont l'histoire est liée à la poterie. Le musée reçoit également des groupes scolaires. Parmi les visiteurs, on compte de nombreux touristes, attirés par le thème de la poterie mais aussi par le site : le musée est en



effet logé dans les salles du château de Raeren, imposante bâtisse du XIV^e siècle entourée de douves, typique de l'est de la Belgique.

Une visite au musée commence par une mise en bouche. Le visiteur est d'abord convié à une projection d'une trentaine de minutes qui introduit le thème de la céramique avant la visite proprement dite des salles d'exposition.

Dans les caves du château sont présentés les aspects techniques de la production céramique rhénane : argile, atelier, tour de potier caractéristique de la région. Des gravures anciennes et des documents archéologiques concrétisent le propos. La visite se poursuit selon un parcours chronologique déployé dans plusieurs salles et ex-

posant environ 2000 objets ! On frise l'indigestion. Pour digérer une telle accumulation, la visite peut être complétée par un parcours à l'extérieur du musée qui permet de découvrir le château et son environnement.

Il y a quatre niveaux d'information dans chaque salle :

- 1° des cartels avec le nom et la description de l'objet;
- 2° des panneaux qui situent les objets dans leur contexte historique et dans celui de la visite;
- 3° de grands livres scientifiques pour le visiteur qui veut en savoir plus; ces livres sont également en vente à l'accueil;
- 4° des petites scènes audios créées par des étudiants de l'enseignement secondaire de la région, permettant une approche plus émotionnelle de la vie du potier au XIV^e siècle.

Les deux premiers dispositifs sont disponibles en trois langues, allemand, français, néerlandais. Les deux derniers le sont exclusivement en allemand.

Une visite guidée d'une durée d'une heure et demie est disponible en quatre langues sur demande.

Une animation pour les enfants est également prévue, adaptée en fonction de l'âge des participants : après une petite introduction historique, on demande, par exemple, aux enfants de comparer des objets récents avec d'autres d'une époque plus ancienne exposés dans les salles. Les enfants participent volontiers à ce genre d'expérience. Les responsables du musée aimeraient d'ailleurs pouvoir aller plus loin dans ces animations pédagogiques. Malheureusement, la place manque pour agrandir les ateliers. Le conservateur ne compte pourtant pas abandonner cette idée. Elle est devenue pour lui un objectif important. Si les moyens le permettent, il aimerait développer des animations hors des murs du musée, impliquer davantage la population locale, créer une reconstitution de four archéologique pour rendre plus vivante l'expérience vécue par les jeunes. Pour cela, il faudrait que le musée dispose d'un meilleur encadrement pédagogique pour les jeunes visiteurs, pour lesquels le thème de la céramique n'est pas toujours facile à aborder.



Töpfereimuseum - Musée de la Poterie
Burgstrasse (Rue du Château), 103
4730 Raeren
T. 087 85 09 03

info@toepfereimuseum.org
www.toepfereimuseum.org

Conservateur : Ralf Mennicken

Ouvert tous les jours de 10h à 17h sauf le lundi.
Prix d'entrée : 2,50 € adulte; prix réduit par groupe.



LE MUSÉE DE LA PRÉHISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

[FLORENCE ANDREACOLA]

Au cœur de l'Université de Liège, place du 20 août, se cache un musée souvent insoupçonné par la plupart des étudiants : le Musée de la Préhistoire. Pour le trouver, il faut d'abord éviter de se perdre dans un dédale de couloirs. Ensuite, lorsqu'on arrive dans les quartiers du Service de Préhistoire, le Musée est indiqué par un panneau relativement chargé. Afin de susciter la curiosité des personnes abordant le couloir, quelques vitrines présentent succinctement des objets archéologiques. Le Musée, quant à lui, se trouve à l'extrémité d'un sombre couloir.

A qui s'adresse ce musée, si malcommode à trouver ? Le Musée de la Préhistoire est un lieu principalement utilisé comme salle de cours pour les étudiants d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université de Liège. Dès la première année, des cours de « travaux pratiques » y sont dispensés afin que les étudiants s'approchent au plus près de leur sujet d'étude. Dans le musée, ils ne suivent pas de visites

guidées et ne manipulent pas les objets présentés dans les vitrines. L'enseignement se fait plutôt sous forme de cours avec présentation au rétroprojecteur et manipulation d'objets archéologiques spécialement sélectionnés à cet effet et non-exposés. Ces cours permettent, notamment, de comprendre les techniques de débitage du silex et de l'os, les différents matériaux employés, les différents types d'outils... Seule une vitrine sert réellement au cours, un cours d'archéologie médiévale portant sur les différents types de céramique. Elle est située de façon à ce que son contenu soit bien visible des étudiants. Cette vitrine est organisée selon des objectifs pédagogiques conformes à ceux du cours : on y trouve des exemplaires représentatifs de céramique (fac-similés ou originaux) classés par période.

Hormis le public, très ciblé et obligé, que constituent les étudiants et les chercheurs, le Musée de la Préhistoire at-



tire un très faible public. Malgré tout, le musée étant très fréquemment référencé dans les brochures touristiques, il arrive que quelques visiteurs étrangers ayant trouvé le musée, non sans peine, désirent ardemment le visiter. Néanmoins, aucune communication n'est menée dans le but de l'ouvrir à tous les publics.

Le musée comporte une seule grande salle, divisée en deux. Des vitrines, hautes et basses, sont disposées sur les deux tiers de l'espace alors qu'une longue table et un rétroprojecteur occupent le reste de la surface. Quelques vitrines, héritées de la précédente localisation du musée et qui n'ont pu trouver place dans la salle, sont disposées dans le couloir en guise d'appel. Lorsqu'on pénètre dans le musée, aucun parcours n'est indiqué. Malgré tout, une organisation semble se dégager : quatre thèmes sont abordés et ont des vitrines spécifiques. Globalement, on trouve d'un côté, la céramique, de l'autre, le matériel lithique. L'organisation des objets dans les vitrines se fait par époque et ensuite, par région. Des panneaux explicatifs sont disposés sur les murs. Ils ont une portée générale, souvent sans lien direct avec les objets exposés dans les vitrines attenantes. Les divers sujets abordés éclairent et informent le visiteur sur l'histoire de la collection, une méthode de fouille par moulage, le débitage Levallois... Leur structure est souvent identique : elle se constitue d'un titre, d'une définition, de photos accompagnées de légendes et les sources. Dans les vitrines, certaines pièces manquent, certains cartels semblent avoir disparu. On remarque aussi que la présentation résulte de plusieurs phases, qui trahissent un manque d'uniformité.

L'origine des collections du musée remonte à la création du service de préhistoire à l'Université de Liège, au début des années 1920 mais ce sont surtout les fouilles archéologiques opérées par l'université en Belgique et ailleurs dans le monde qui vont enrichir la collection. Celle-ci est donc avant tout une collection d'intérêt scientifique. Avant d'être installé dans ses locaux actuels, le service de préhistoire et son musée ont connu diverses migrations : cinq déménagements depuis la Seconde Guerre mondiale. Ces transferts incessants ne se sont pas fait sans dommage pour les collections, malgré les soins attentifs qui ont entouré ces déménagements. Aujourd'hui, ces

collections sont conservées en divers endroits de l'université, en raison du manque de place. Le musée en lui-même sert aussi de réserve. Il bénéficie d'une installation de chauffage et de nombreuses armoires en métal. Même s'il n'est pas parfait, c'est un lieu de conservation des plus sains. Par contre, le reste de la collection se trouve dans des caves mal adaptées à la conservation d'objets archéologiques et le conditionnement des collections laisse à désirer (caisses en bois dans des lieux humides, cartons...). Pour faire face à ces conditions déplorables, les objets issus des fouilles récentes sont envoyés dans les réserves du Préhistosite de Ramioul afin d'en assurer la meilleure préservation.

Université oblige, les collections du musée font l'objet d'études poussées. Souvent, certains fonds sont mis à la disposition de chercheurs, liégeois ou extérieurs à l'Université de Liège. De plus, les objets issus des campagnes de fouilles sont traités, conditionnés, inventoriés et étudiés par une équipe de spécialistes. Pour assurer cette fonction, le Service possède des salles d'étude, de dessin, un laboratoire, une salle de tamisage, un atelier photographique... soit tous les équipements nécessaires à la bonne étude des objets archéologiques. La fonction scientifique est le poste le plus développé et semble être la source d'un dynamisme dont quelques retombées, seulement, profitent au musée dans sa fonction d'exposition. Des publications très nombreuses assurent la communication de la recherche dans des milieux scientifiques.

L'attractivité du Musée de la Préhistoire et sa capacité, en tant qu'outil pédagogique, à permettre à un large public de comprendre la préhistoire ou les diverses techniques de l'archéologie ne semblent pas être dans les priorités de l'équipe de préhistoriens liégeois. D'après Marcel Otte, Professeur de préhistoire et responsable du musée, ce dernier n'est pas destiné à «faire comprendre», il doit être un «support à l'imagination» du visiteur. Résultat d'une forte activité de recherche scientifique, les outils et le personnel du service universitaire ne sont pas tournés vers l'enrichissement et l'amélioration du musée. Ce dernier semble être là, à côté de la vie que suscitent les nombreuses activités de recherche et d'enseignement. Mais est-ce bien un musée ? Il est permis d'en douter.

Musée de la Préhistoire de l'Université de Liège
Place du 20 août, 7
4000 Liège
T. 04 366 54 67

prehist@ulg.ac.be
www.ulg.ac.be/prehist/musee/musee.html

Conservateur : Professeur Marcel Otte

Ouvert en semaine sur rendez-vous.
Prix d'entrée : gratuit



LE MUSÉE DU PETIT FORMAT À NISMES [GRÉGORY LECHAT]

Dans l'éventail des petits musées insolites, le Musée du Petit Format occupe incontestablement une place très particulière par l'absence d'un bâtiment ou de locaux propres et donc par l'impossibilité de toute exposition permanente. L'origine et les caractéristiques du développement de ce musée expliquent cette particularité qui l'apparente davantage à une organisation événementielle qu'à un musée. En effet, le Musée du Petit Format est né au départ d'un salon d'art et il a continué à se développer sous la forme d'une biennale d'art contemporain.

Mais qu'est-ce qu'un «petit format»? Pour les initiateurs de ce musée, il s'agit d'une œuvre dont le matériau de base est le papier et qui n'excède pas les dimensions du format DIN A4 : 21 x 29,7 cm. La technique est indifférente. On y trouve des gravures, des sculptures, des dessins, des peintures, des encres, des aquarelles, etc...

Le musée trouve son origine dans la biennale d'œuvres de petit format mise sur pied par Gabriel Belgeonne en

1981. Les artistes invités à participer à cet événement décidèrent de faire don de leur œuvre dans le but de créer l'embryon d'une collection de musée consacrée à ce type de médium artistique. Vingt-six ans et douze biennales plus tard, la collection compte plus de 3000 œuvres d'art contemporain, toutes offertes par les artistes lors des biennales ou lors d'autres expositions. On y retrouve près de quinze cents artistes contemporains de septante-cinq nationalités différentes et des noms tels que Christo, Segui, Bury, Delahaut, Somville, Morette, et bien d'autres. A chaque biennale, environ 200 artistes du monde entier envoient une ou plusieurs nouvelles œuvres au Musée du Petit Format. Après l'exposition, les œuvres sont intégrées à la collection. La diversité des techniques, des thèmes et des tendances représentées offre au public un large panorama de la création contemporaine dans le domaine des arts plastiques.

Depuis peu, le musée a son siège au Centre culturel ré-



gional « Action Sud » à Nismes où il bénéficie des équipements et du soutien financier de cette structure, dont le directeur est aussi le conservateur du Musée du Petit Format. Mais cette institution culturelle n'a ni le statut ni les infrastructures adéquates pour donner à la collection de petits formats rassemblés à l'occasion des biennales une véritable stature de musée. En particulier, il n'est pas possible d'y organiser des salles permanentes d'exposition.

Au-delà des biennales, d'autres expositions permettent d'exposer et de mettre en valeur cette collection. Le Musée du Petit Format conçoit régulièrement des expositions thématiques itinérantes qui sont montrées à Nismes avant de circuler en Europe. La dimension restreinte des œuvres permet facilement leur transport et justifie le choix de ce type d'exposition. Ces expositions itinérantes développent de nombreux thèmes selon la nationalité des artistes, la technique qu'ils utilisent ou encore, selon le courant artistique dans lequel ils s'inscrivent. En plus, ces expositions itinérantes représentent à leur tour l'occasion pour les artistes de créer une œuvre originale, œuvre que les artistes ont le choix de conserver ou de donner au musée afin d'accroître la collection. Quelques exemples. *Sessione* est exposée durant l'été 2003 à Borgo Sansepolcro, le village natal de Piero della Francesca en Ombrie (Italie). 108 œuvres inspirées de la fresque « La Résurrection », réalisée entre 1455 et 1460 par Piero della Francesca dans son village natal, sont créées à cette occasion. L'exposition est ensuite présentée au Centre culturel de Nismes à l'occasion d'Europalia-Italie, à l'automne 2003. Ou encore « Matisse : Grands hasards - Petits Formats » montée à Bohain-en-Vermandois (Aisne) en France où près de cent œuvres sur le thème de « Matisse » sont exposées dans la maison natale de l'artiste, que la mairie venait d'acquérir.

Les œuvres de la collection circulent aussi de façon individuelle, en dehors de toute exposition. Le conservateur, Michel Barbier, a mis sur pied une « artothèque », système de prêt qui offre aux particuliers, aux associations, aux pouvoirs publics et aux entreprises la possibilité de louer pour un temps déterminé des œuvres de la collection du musée. Ce prêt est bien sûr payant, même si les tarifs

sont qualifiés de modiques sur le site Internet du musée. Le conservateur propose aussi, dans le cadre de cette « artothèque », des mini-expositions privées autour d'une thématique : technique utilisée, sujet traité, nationalité des artistes ou encore courant artistique.

Sur un mode moins commercial, le musée propose également des séances pédagogiques qui sont préparées pour les classes de l'enseignement maternel et primaire, dans le but d'éveiller l'intérêt des enfants à l'art. Une historienne de l'art utilise les œuvres du Musée du Petit Format pour animer des ateliers adaptés à l'âge des élèves : « Le Musée de l'école » offre donc aux enfants une opportunité unique d'appréhender des œuvres originales.

Au point de vue financier, le Musée du Petit Format – qui a le statut d'association sans but lucratif – fonctionne grâce aux ventes d'œuvres lors des biennales et grâce à des sponsorings de sociétés privées intéressées par l'art contemporain. Le musée n'a pas de personnel : le conservateur est Michel Barbier, le directeur d'« Action Sud », le Centre culturel qui héberge le musée. Pour se faire mieux connaître, le musée propose des collaborations avec des institutions culturelles régionales et il établit des contacts à l'étranger, pour essayer de constituer un réseau de galeries permanentes à travers le monde.

Tant par l'infrastructure dont il dispose que par son mode de fonctionnement, le Musée du Petit Format s'apparente à une galerie ou à un centre d'art contemporain et le titre de « musée » qu'il a choisi, sans doute par référence à la collection, semble quelque peu usurpé. Cela n'enlève rien à l'intérêt des actions qu'il mène en faveur de la diffusion de l'art contemporain.

Le Musée du Petit Format

Rue Bassidaine, 6
5670 Nismes (Viroinval)
T. 060 31 01 63
F. 060 31 39 65

<http://www.museedupetitformat.be>
musee.petitformat@action-sud.be

Responsable: Michel Barbier

Le musée n'a pas de salle permanente.
Période d'ouverture et prix sont variables selon les lieux d'exposition temporaire.



LE MUSÉE DE LA VALLÉE DE LA GUEULE À LA CALAMINE

[VALÉRIE BOLLY]

Situé au cœur même du Pays des Trois Frontières, dans la commune de La Calamine, ce petit musée au nom insolite nous invite à la visite. La Gueule n'est autre que la rivière qui coule dans la vallée et qui rejoint la Meuse aux Pays-Bas, à la hauteur d'Iteren, au nord de Maastricht.

Le musée de la Vallée de la Gueule retrace l'histoire politique de La Calamine, anciennement appelée « Moresnet Neutre », territoire resté neutre de 1815 à 1919. En effet, lors du Congrès de Vienne en 1815, ce territoire ne fut rattaché ni au royaume des Pays-Bas, ni à la Prusse. Pourquoi un statut si bizarre ? C'est que le sous-sol est riche en minerai de zinc et le musée retrace l'histoire de l'industrie du zinc et de la Vieille-Montagne, société qui détenait et exploitait les mines et qui a fait la réputation et la richesse de la région durant plus d'un siècle.

Les salles d'exposition occupent deux étages d'un bâtiment caractéristique de l'architecture bourgeoise du début du XX^e siècle. Construit en 1909 par l'architecte Eversheim, la maison était celle du directeur de l'usine de textile Bruch qui y vécut jusque dans les années 1950. En 1962, le bâtiment est réhabilité en maison communale de Neu-Moresnet et garde cette fonction jusqu'en 1977, date de la fusion avec La Calamine. La dernière réaffectation date de 1984 : il devient alors le Musée de la Vallée de la Gueule. Le financement de ce musée est assuré par la commune de La Calamine, dont il dépend, ainsi que par des subsides du ministère de la Culture.

Dans l'entrée, située au rez-de-chaussée, est exposée une grande maquette en relief de la vallée. Des boutons interactifs allument des photos de curiosités locales. Une vitrine présente des trouvailles archéologiques. À l'étage, les salles se succèdent au rythme des thèmes abordés. On

y trouve une collection de fossiles issus de la géologie régionale relative aux exploitations minières ainsi qu'un ensemble d'échantillons de minerais locaux comme le zinc, qui présentent des couleurs très différentes. D'autres vitrines montrent les particularités de la faune et de la flore qui caractérisent un sol riche en zinc : la pelouse calaminaire montre en effet une flore typique et rare. On peut admirer, par exemple, des photos de la «pensée calaminaire» : cette fleur – normalement bicolore, jaune et violet, à l'état sauvage – est ici entièrement jaune tant le sol est imprégné de zinc.

Le musée présente aussi le projet utopique de création d'un Etat espérantiste à partir du territoire neutre, état dont l'Esperanto serait devenu la langue officielle, bien qu'artificielle. Les collectionneurs avertis pourront découvrir dans le musée une collection de timbres anciennement créés pour les habitants et émis 17 jours seulement par la poste locale de Moresnet-Neutre avant d'être interdits. C'est dire s'ils sont rares. Le musée possède également des exemplaires de trois pièces de monnaie de valeurs différentes frappées par le territoire neutre en 1848.

Deux tableaux du XVII^e siècle (1680 par V. Klotz) retrouvés dans un grenier à Maastricht ont été mis en dépôt au musée pour trente ans. Ils présentent une réelle valeur historique car ils révèlent, par exemple, l'existence d'un château à Walhorn (près de Raeren) aujourd'hui disparu et dont on n'avait trace que dans certains écrits. Une autre salle nous permet de découvrir une série de lithographies de Maugendre (auteur français de La Belgique industrielle au XIX^e siècle) et des plans relatifs au travail de la mine et à l'extraction du minerai de zinc.

Quelques vitrines sont consacrées à la vie associative du village. Les quatre plus anciennes sociétés y sont représentées : les Tireurs, la Musique, la Gymnastique et le Carnaval. Le folklore est très présent dans l'histoire locale. Aujourd'hui encore, il tient une place toute particulière dans le cœur des habitants. Le cochon est devenu le symbole de leur carnaval après qu'un boucher de La Calamine eût chanté à tue-tête une chansonnette dont un cochon était le héros. La mélodie devint une sorte d'hymne. On érigea alors un cochon en bronze au centre du village.

Le manque d'espace constitue un vrai problème d'exposition car il ne permet pas que tout soit parfaitement organisé en fonction des thèmes retenus. Mais l'ensemble du musée, qui a bénéficié du travail d'un muséographe au moment de sa création, reste agencé de manière claire et distincte.

Les visites sont adaptées en fonction des publics et cherchent à fidéliser ces derniers. Le musée accueille souvent des classes de la troisième maternelle à la troisième secondaire. Mme Fabeck, la responsable, adapte alors son discours en fonction de l'âge de ses interlocuteurs et, souvent, ceux-ci reviennent au cours de leur apprentissage

scolaire. Ainsi, chaque fois un peu plus âgés, ils abordent de nouveaux termes plus complexes et complètent leurs connaissances. L'information est d'autant mieux assimilée que les visites sont didactiques et agréables à tout public. Les amateurs adoreront les anecdotes de la vie locale tandis que les spécialistes s'intéresseront à l'histoire et à la géologie. Chaque année, la responsable crée et organise une dizaine d'expositions temporaires dans une salle annexe du musée. Elle y traite le plus souvent de sujets locaux ou expose des artistes régionaux. Ces expositions ont la vertu d'attirer les habitants du village et des environs, qui trouvent là l'occasion de revenir au musée. En fait, ces expositions donnent vie au musée lui-même.

L'ensemble de la collection du musée est exposé, à l'exception de quelques échantillons de minerais et d'anciens étendards et costumes des sociétés locales, tenus en réserve pour des raisons de conservation. Il n'y a guère d'acquisitions nouvelles. Il n'y a pas encore d'inventaire si ce n'est pour les étendards. Le bon état de conservation des objets est vérifié quotidiennement à travers les vitrines afin d'éviter les risques d'oxydation des minerais ainsi que les risques d'humidité due à l'ancienneté du bâtiment. Celui-ci est en effet assez mal adapté à la fonction de musée.

Ce musée est avant tout un musée d'histoire locale en référence à l'environnement. Des recherches historiques sont effectuées par la Société d'Histoire qui publie régulièrement ses rapports. Ceux-ci constituent pour le musée un flux d'informations précieuses qui alimente la conception des expositions temporaires.

Ce lieu attire beaucoup de promeneurs et tient donc une place importante dans la vie de la commune. De plus, à l'échelle de la Belgique, il retrace l'histoire d'un territoire particulier qui a été rattaché au Royaume sans référendum. Il est plus qu'une histoire locale : c'est un morceau de l'histoire de tous les Belges.

Musée de la Vallée de la Gueule
Maxstrasse, 9
4721 Neu-Moresnet (Kelmis - La Calamine)
T. 087 65 75 04

museum@kelmis.be

Responsable : Mme Sylvie FABECK

Ouvert samedi et dimanche de 14h à 18h ; mercredi de 9h à 12h et de 14h à 16h30. Les autres jours sur rendez-vous. Fermeture du 24 décembre au 2 janvier.
Prix d'entrée comprenant la visite libre ou guidée en français, allemand ou néerlandais :
1,25 € par adulte - 1 € pour les enfants, groupes, pensionnés, tarifs réduits - 3 € par famille



LE MUSÉE DE LA HESBAYE À REMICOURT [ALEXIS LAMBERT]

Dans ce petit musée, le thème de la Hesbaye est essentiellement abordé à travers quatre aspects de la vie locale : une présentation générale de la Hesbaye, son histoire, le patrimoine, l'économie; l'industrie sucrière; la firme Mélotte et accessoirement quelques autres entreprises; la vie durant la Seconde Guerre mondiale.

A la fin des années 1950, deux hommes réunissent quelques objets pour monter une exposition sur Remicourt. A la suite de celle-ci, le Cercle folklorique et historique de Remicourt et Environs est créé avec l'ambition de mettre sur pied un musée. La jeune association commence par organiser des expositions annuelles, dans un café d'abord, au cercle paroissial ensuite. Peu de temps après, la ferme abritant les collections du musée est vendue et le Cercle historique est confronté à la difficulté de devoir trouver rapidement un endroit où stocker les collections. Les autorités remicourtoises mettent alors l'ancienne maison communale à la disposition du Cercle qui décide

de créer là le Musée de la Hesbaye plutôt que de s'en tenir à un simple bâtiment de stockage. A cette fin, des travaux de réaménagement sont entrepris en 1985 et, en 1990, le Musée de la Hesbaye est officiellement inauguré. Il est aujourd'hui géré par l'ASBL Musée de la Hesbaye et il fait l'objet actuellement d'une rénovation. Cette association comprend seize membres bénévoles dont un président-conservateur, un trésorier et un secrétaire.

Le bâtiment, qui date de 1877, remplissait à la fois les fonctions de maison communale et d'école, et abritait en outre le logement de l'instituteur. Le bâtiment appartient à la commune et est mis à la disposition du musée. Il a été réaménagé par les membres de l'ASBL mais le musée reste cependant tributaire de son architecture, qui le handicape parfois pour ses expositions.

Le Musée de la Hesbaye s'adresse à toute personne souhaitant découvrir la région, des groupes scolaires au public spécialisé. Le musée doit faire face à des difficultés



liées au bénévolat de ses membres : manque de disponibilité, horaires variables,...

L'exposition se veut conviviale et la muséographie évite de noyer le visiteur sous une masse de documents. Les objets sont exposés principalement en vitrine, en évitant toute surcharge. Des documents iconographiques et quelques maquettes complètent la présentation des objets authentiques. Le tout est organisé selon une structure thématique, avec un espace de repos.

Les collections sont constituées d'objets authentiques, mais également de documents divers : photos, cartes, dessins, reconstitutions,.... Il s'agit de collections spécifiques aux thèmes abordés. Par exemple, des échantillons des différentes étapes de l'élaboration du sucre permettent de concrétiser le processus d'extraction et de purification du sucre de betterave, la principale production agricole de la région. Vu l'ampleur de la collection, tout ne peut être exposé. Des expositions temporaires sur le thème de la Hesbaye sont organisées afin d'attirer les visiteurs et de permettre une rotation des pièces.

Lors de leur acquisition, les pièces sont nettoyées et remises en état, sans qu'on puisse parler de restauration. En règle générale, elles sont traitées le plus tôt possible pour éviter toute dégradation ou contamination. Si l'objet existe en plusieurs exemplaires ou est trop abîmé, il est éliminé. Ces traitements sont effectués par les membres



du musée, sauf lorsqu'une véritable restauration s'impose. Il est alors fait appel à des spécialistes. Les réserves sont insuffisantes pour accueillir toutes les pièces non exposées et une partie d'entre-elles sont en dépôt chez les membres de l'association. A terme, le musée souhaite avoir des réserves structurées avec des espaces de travail afin de favoriser l'accueil de chercheurs (historiens, spécialistes, étudiants,...) ainsi que le travail des membres, qui concerne essentiellement l'étude du patrimoine hesbignon. Le musée acquiert des ouvrages et éditions sur la Hesbaye, en particulier sur les thèmes concernés par les collections. A cette fin, les membres recueillent divers documents : des témoignages (enregistrements), des photos d'usines ou de bâtiments en rapport avec les thèmes, des contretypes quand le musée ne peut acquérir les documents originaux,.... Ces pièces sont rassemblées dans le centre de documentation, où les documents peuvent être consultés sur demande préalable.

Concernant l'animation, il arrive que des acteurs de théâtre interviennent lors de visites spéciales. Parfois, une dégustation de produits du terroir agrémente la visite. Lors de celle-ci, un animateur est présent afin de fournir des explications au visiteur.

Il convient de s'interroger sur la pertinence de ce musée. Les musées de ce genre sont nombreux en Wallonie et ils abordent des thématiques semblables, souvent de la même façon. Le Musée de la Hesbaye ne devrait-il pas s'interroger sur ses thématiques, les revoir et, pourquoi pas, se concentrer sur l'entreprise Mélotte, incontestablement son thème le plus original et le plus lié à la localité?

Musée de la Hesbaye
Avenue Maurice Delmotte, n° 68
4350 Remicourt
T. 019 54 42 63 (Musée)
T. 019 54 54 93 (Président-conservateur)

Président : Daniel Pirotte

Horaires : variable. Dépend des possibilités des membres bénévoles du musée.
Prix : propre à chaque exposition temporaire.
Le prix est en général de 2 à 3 €



LE MUSÉE DE LA FRAÏSE À WÉPION [SARAH DELAÏRESSE]

Le Musée de la Fraîse est un petit musée insolite dirigé par l'ASBL «Musée de la Fraîse et Promotion du pays de Wépion». Inaugurée par Marie Delculée, la première exposition eut lieu le 26 juin 1970 et connut un succès considérable. Deux à trois cents pièces avaient alors été rassemblées dans les écoles communales de Wépion par Monsieur Maison, président du syndicat d'initiative. Aujourd'hui, il s'agit d'une muséographie organisée autour de la fraise mais aussi de l'artisanat local. En réalité, la culture de la fraise n'occupe qu'une des salles du musée.

Ce musée offre à ses visiteurs un cadre convivial et chaleureux. Située en bord de Meuse, cette ancienne maison de jardinier appartenait à la villa Pauline, propriété achetée par la commune de Wépion en 1959 et revendue au Crédit communal en 1982. Le bâtiment du musée, c'est-à-dire la maison du jardinier, reste propriété communale. Elle est fermée en 2005 suite à de violentes inondations.

La bâtisse est ensuite rénovée afin de présenter une exposition à thématiques variées : de la fraise aux anciens métiers exercés par les femmes. Le bâtiment est organisé en différentes salles, adaptées à la présentation de chaque objet. Un petit bar-boutique permet aux visiteurs d'acheter des produits locaux, la plupart réalisés à base de fraises.

Visitons les lieux. Tout d'abord, nous pénétrons dans une pièce dont la thématique est centrée sur un petit historique des villas mosanes. Ensuite, s'ouvre à nous la salle consacrée à la fraise, sa culture, son histoire. Des panneaux explicatifs sur la culture de la fraise dans la vallée de la Meuse ont été réalisés par André Sansdrap, ingénieur agronome et spécialiste de la fraise. Des objets et des outils destinés à la culture de ce fruit saisonnier sont exposés afin de témoigner de l'histoire de cette activité caractéristique de Wépion. Cette salle devrait prochainement connaître des modifications et un programme de



projection vidéo sera mis en place afin d'offrir aux visiteurs, dans la salle de détente, un petit film sur la culture de la fraise.

Ensuite, lorsque nous suivons le cheminement de l'exposition, une autre salle est consacrée à l'histoire de métiers d'autrefois de la région tels que le carrier, le cordonnier ou encore le maçon, ceux-ci présentés à travers des outils ayant appartenu à un artisan bien identifié. De cette manière, la vie des «grands hommes» qui ont fait Wépion au cours des siècles passés est retracée et évoquée aux nouvelles générations. De la même manière est aménagée, à l'étage, une petite pièce consacrée à l'exposition de matériel de couture et de modiste afin de présenter l'un des nombreux métiers anciennement exercés par les femmes de la classe populaire. Il s'agit, en majeure partie, du matériel de Jeanne Lambert, soigneusement rassemblé par madame Houart qui fut la chef de file du musée durant de nombreuses années. Cependant, avant de découvrir cet univers des métiers féminins, nous traversons une petite salle consacrée à la commune même de Wépion. Les noms des différents bourgmestres y sont rappelés avec des portraits et quelques cartels explicatifs. Au cours de la visite, nous pouvons découvrir maintes photos et du matériel authentique usé par le travail de nos aïeux.

Chaque année, une exposition sur une thématique particulière est mise en place pour une durée plus ou moins longue, comme, en 2006, l'histoire de l'enseignement wépionnais de 1830 à nos jours. En 2007, c'est la villa mosane, citée ci-dessus qui est mise à l'honneur. Les sujets des expositions de 2008 et 2009 ont été choisis par les organisateurs (bénévoles) en fonction des thèmes de l'année touristique, soit respectivement «parcs, jardins et arbres remarquables» et «la BD en Wallonie».

En ce qui concerne la conservation, les responsables du musée doivent face à une problématique importante : ce musée est situé en bord de Meuse. Le bâtiment a été, à plusieurs reprises, envahi par les eaux. En 1996, par exemple, la bâtisse était inondée sous un mètre d'eau. La cave, submergée elle aussi, ne peut plus accueillir les nombreuses pièces mises en réserve, au risque que

la situation ne se reproduise. Certains objets sont donc conservés chez des particuliers, en sécurité. Il s'agit, par exemple, d'anciennes pièces de mobilier. Tous ces objets sont soigneusement répertoriés.

A qui peut bien s'adresser ce petit musée ? Et bien, à tous. En famille ou en groupe scolaire, Le Musée de la Fraise offre à chacun la possibilité d'apprendre et de s'instruire de manière plaisante. Un projet d'animation prend forme peu à peu, afin d'offrir aux écoles un accès particulier, adapté aux enfants et aux jeunes adolescents.

Ce musée est également doté d'un centre de documentation. Suite aux travaux de rénovation, les archives ont subi quelques perturbations et sont en cours de classement : un travail de longue haleine qui ne manquera pas d'offrir, une fois terminé, un bon nombre d'informations. Ce musée conserve notamment la revue locale «Wépion 2000», revue très riche en ce qui concerne l'histoire de Wépion, qui fut créée par Monsieur Maison. On y trouve aussi une petite collection de livres et d'articles de journaux. Il faut enfin noter la présence de quelques publications actuelles, telles que la brochure «Raconte-moi ton école», «La Fraise de Wépion» ou encore l'ouvrage sur «Les villas mosanes et le tourisme de Wépion».

Je terminerai en disant que je garde un très bon souvenir de ma visite au Musée de la Fraise, ainsi que du chaleureux accueil de Cécile Fosséprez et Dorothee Houart et que je conseille cette visite à tous, petits et grands.

Musée de la Fraise
Chaussée de Dinant 1037
5100 Wépion
T./F. 081 46 20 07

info@museedelafraise.be
www.museedelafraise.be

Présidente : Cécile Fosséprez

Ouvert tous les jours sauf lundi de Pâques
au 31 octobre; sur rendez-vous pendant
la période de fermeture.
Prix d'entrée : 3 € / 2 € pour seniors,
enfants et groupes.



LE MUSÉE D'EBEN À BASSENGE [GÉRALDINE VANHAREN]

Niché au cœur de la vallée du Geer, le village campagnard d'Eben-Emael renferme en son sein un «petit» musée des plus insolites, le musée dit, en toute simplicité, d'Eben. Presque cachée à la vue des passants par le mur cloisonnant sa cour, cette ancienne bâtisse rurale, datant du XVIII^e siècle, est aujourd'hui réaménagée à la fois en lieu d'habitat pour les créateurs et conservateurs du musée et en copie conforme d'une ferme d'autrefois, extérieur et intérieur, à peine muséalisée. Freddy Close et son épouse Nicole incarnent ensemble l'origine, la vie et l'âme même de ce projet muséal. Ils font, en quelque sorte, partie du musée.

Elle, c'était l'institutrice du village. Lui, ardennais d'origine, se dirigea également vers l'enseignement mais dans le domaine technique. A cinquante-cinq ans, faisant fi des pertes financières que cela pouvait engendrer, il décide de se consacrer entièrement à ses passions et prend sa retraite, en ne laissant derrière lui que des regrets. De cette période dans l'enseignement, il garde un bagage technique, scien-

tifique et pédagogique qu'il met désormais pleinement à profit dans ses activités de conservateur de musée. Archéologue et historien amateur à ses heures, il fouille le sol à la recherche des traces du passé de la région depuis l'âge de douze ans.

Lors de son arrivée dans le village d'Eben, Freddy Close s'intéresse à l'histoire locale. Il apprend qu'en mai 40, au début de la Seconde Guerre mondiale, en parallèle à la prise du fort d'Eben, le village a été bombardé de nuit par l'aviation allemande. Le lendemain matin, il ne subsiste de la localité qu'un tas de ruines. Une des conséquences de ce drame est la perte de l'architecture caractéristique du terroir, des maisons basses sans étage, en silex et tufeau, avec des cloisons à colombages. Intéressé, M. Close demande à sa femme d'interroger les villageois pour savoir si, par hasard, ils auraient conservé des objets datant de cette époque, ce qui se révèle être le cas. Et les objets d'affluer, qui constituent le premier noyau de la collection d'ethnogra-

phie locale. Le flux ne va pas s'arrêter. Alors qu'il ne demande plus rien, le musée étant plutôt trop plein, Freddy Close continue à recevoir régulièrement des dons. Les gens viennent toujours spontanément lui apporter des objets plus ou moins anciens. Dernièrement encore, deux personnes en fonte d'une école d'Emael sont venues rejoindre le musée. Le conservateur les a remis lui-même en état de marche. Parfois, lorsqu'il n'est pas en mesure d'effectuer lui-même ces restaurations, il fait appel à l'IRPA.

Via son rôle de guide, Freddy Close ne manque pas de souligner auprès de ses visiteurs ce qui constitue un aspect fondamental et un objectif primordial du musée. Quel intérêt y aurait-il à admirer des babioles de la vie de tous les jours, remontant au mieux au XIX^e siècle, figées, enfermées derrière une vitre ? A bas les vitrines, donc ! Même si elles assurent une certaine protection des objets, elles instaurent une distance avec le public. Celui-ci doit pouvoir toucher les meubles et les objets, les manipuler afin de marquer plus certainement sa mémoire et aussi de conférer un dynamisme vital à l'endroit. La seule exception à cette règle se situe dans la chambre réservée aux trouvailles archéologiques qui, elles, sont exposées sous vitrine. Cette partie de la collection est, il faut bien l'avouer, sans grand rapport avec le reste, mais peut-être est-ce là justement, par ces vitrines, un moyen de marquer cette différence... A Eben, le jeu consiste en fait à remettre chaque objet à sa place dans la ferme dans le but, non pas d'en faire un musée de collection - M. Close est catégorique sur ce point - mais bien de recréer le plus fidèlement possible l'esprit d'autrefois, l'éclairage réduit contribuant aussi à cet effet.

L'expérience du visiteur est donc le maître mot, ce qu'illustrent particulièrement bien les chapeaux de paille, un des sujets majeurs du musée. Au milieu des instruments agricoles, des meubles, des ustensiles du XIX^e siècle, il fallait réserver une place importante à cette industrie tout à fait typique de la région et qui remonte au moins au moyen-âge. Autrefois, la production de la basse vallée du Geer était exportée dans toute l'Europe. Aujourd'hui, ce savoir-faire a pratiquement disparu. Dans les années soixante, seules quelques vieilles femmes connaissaient encore les techniques de tressage de la paille que les deux conservateurs du Musée d'Eben, effarés devant la perte de ce patrimoine, décidèrent d'apprendre avec elles. Ils perpétuent aujourd'hui la tradition en en faisant la démonstration lors des visites guidées. En outre, ils ont fait mener diverses études, notamment à la Faculté agronomique de Gembloux, sur la variété d'épeautre dont la paille était utilisée pour la confection de ces couvre-chefs et qui a aujourd'hui complètement disparu. Freddy Close et son épouse participent d'ailleurs régulièrement à des colloques sur le sujet un peu partout dans le monde. Ils préparent d'ailleurs la publication d'un ouvrage sur le tressage de la paille en vallée du Geer. L'activité scientifique du musée ne se limite pas à ce thème. Voici quelques années, Nicole Close a publié, en collaboration avec Eugène Devue, un livre retraçant l'histoire de l'en-

seignement primaire. On doit cependant relever l'absence de tout inventaire de la collection. Bien que leur travail et leur dévouement soient admirables à beaucoup d'égards, le manque de temps et de personnel est la cause de l'absence d'un inventaire en bonne et due forme pourtant indispensable à la gestion d'un établissement de ce type. Appel est lancé, donc, à toutes les bonnes volontés soucieuses de la préservation du patrimoine qui pourraient aider Freddy Close et son épouse dans cette tâche.

Le Musée d'Eben ne se limite pas à son bâtiment principal, la ferme qu'occupent les époux Close. Il comporte aussi deux annexes, deux maisons dans la rue principale d'Eben, où sont reconstituées, dans l'une, une épicerie de village avec, à l'étage, l'atelier d'un ancien fabricant de cigares et, dans l'autre, une école, toujours « en service » puisqu'elle sert à des activités de rattrapages à qui en fait la demande. Une habitation typique de la région entièrement restaurée est également accessible. Ces différentes reconstitutions et restaurations se caractérisent par leur extrême rigueur et leur grande fidélité.

Enfin, il faut spécifier que l'accès au musée est gratuit et ouvert à tous sur demande pour un groupe de maximum quinze personnes. Il s'adresse à tout type de public grâce à des visites guidées spécialement adaptées, mais peut-être plus spécialement encore aux enfants et groupes scolaires. Soucieux du développement culturel régional, il prête volontiers ses pièces et met en place des activités lors de différents événements comme pour les Journées du Patrimoine ou encore des nocturnes.

D'un point de vue juridique, le musée est géré par un conseil d'administration sous forme d'une ASBL créée par M. Close lui-même. Les personnes qui collaborent ainsi à ce projet sont là pour éviter que le jour où il passera la main, tout ne se retrouve dispersé aux quatre vents sur les brocantes. Le devenir du musée reste malgré tout un souci majeur pour Freddy et Nicole Close car il représenterait des charges importantes pour la commune. C'est pourquoi, dans l'optique d'atténuer les problèmes futurs, ils mettent un point d'honneur à veiller jour après jour à ce que tout reste le plus en ordre possible.

Musée d'Eben
Rue du Geer, 14
4690 Eben-Emael (Bassenge)
T. 04 286 27 90 entre 16 et 19h

Responsable : Freddy Close

Ouvert sur rendez-vous
pour maximum 15 personnes, visites guidées
Prix d'entrée : gratuit



LE MUSÉE DE LA RACINE À AMBLÈVE [LAETITIA CONTINO]

L'appellation « Musée de la Racine » est quelque peu énigmatique et peut poser certains problèmes de compréhension. Doit-on entendre qu'il s'agit par là de désigner sa thématique fondée sur la collection de racines qu'il possède ou plutôt l'approche ethnographique du musée qui consisterait à mettre en avant les origines de la population et de la région d'Amblève ? Cette ambiguïté du nom trouve certainement son origine dans le fait que le conservateur lui-même reste relativement indécis quant à la réponse à apporter à cette question : certes les racines constituent l'essentiel de la collection de l'établissement, mais leur présence n'est, aux yeux du conservateur, qu'un prétexte permettant la préservation du patrimoine architectural de la région.

Le Musée de la Racine est installé dans l'ancienne maison Saint Antoine à Amel – Amblève, dans la région germanophone de l'est de la Belgique. Ce n'est qu'à partir des années 1970 que ce bâtiment, qui servait jusque là de logement pour le vicaire de la paroisse, se voit élevé au rang de musée

d'ethnologie régionale. Il était pourtant question, à l'époque, d'abattre cette ancienne construction datant du XIV^e siècle. C'est dans le but d'éviter sa destruction que le syndicat d'initiative, à la demande de M. Helmut Marquet, l'actuel conservateur, se réunit afin de trouver une nouvelle affectation à l'ancienne chapelle inutilisée depuis les années 1960. L'idée d'y implanter un musée fait suite à la donation de M. Kreuzsch, qui offre à la commune d'Amblève sa collection de racines aux formes surprenantes. Au fil des années, le musée accueille de nouveaux dons, de nature très diverses. Aujourd'hui encore, M. Marquet reçoit des propositions de dons qu'il se voit obligé de refuser par manque de place.

Le Musée de la Racine possède aujourd'hui diverses collections consacrées à l'histoire du pays d'Amblève. Au rez-de-chaussée, toute une série d'objets utilisés autrefois dans les ménages et dans l'agriculture sont exposés : ustensiles de cuisine, métier à tisser, outils de cordonnerie, instruments de musique, objets agricoles... sont entassés dans un espace



confiné ressemblant plus à un «dépôt organisé» qu'à une véritable exposition. Au premier étage, la collection de racines et d'animaux, laissée par M. Kreuzsch, est présentée dans un cadre naturel qui rappelle celui de la région d'Amblève. Il s'agit d'un espace d'exposition agréable qui laisse libre cours à l'imagination du visiteur en lui permettant d'établir par lui-même un lien entre les formes quelque peu amusantes des racines et la réalité. Au deuxième étage, la chambre à coucher du curé Lambert Lamberz a été conservée comme telle après sa mort, afin de rappeler au public l'ancien usage de la maison et de lui donner un aperçu de la vie menée au début du XX^e siècle. Le musée possède également une riche collection de plus de mille photographies d'Amblève et de ses habitants. Elle est exposée dans les couloirs et les escaliers qui mènent aux différentes salles.

Bien qu'il s'agisse d'un musée ouvert à tout type de public, ce sont les enfants qui, dans un cadre scolaire, demeurent les visiteurs les plus fréquents, alors même qu'aucun aménagement particulier n'a été effectué à leur intention. Le musée s'avère inaccessible aux personnes à mobilité réduite étant donné que les collections s'échelonnent sur deux étages dont l'accès n'est possible que par un étroit escalier. Le tourisme est relativement peu développé dans la région. C'est pourquoi les visites ne se font que sur rendez-vous, hormis pendant la période des vacances d'été. Amblève a la chance de se situer sur la route d'un circuit touristique qui lui permet, pendant cette période, de recevoir quatre à cinq cars de visiteurs par semaine.

Conscient de l'influence de la communication sur la fréquentation touristique, Helmut Marquet cherche à faire connaître le musée à travers différentes actions : la participation à des activités régionales (la Journée du Bois à Amblève), la publicité sur le Net et l'inscription sur une liste publique des musées à visiter dans la région. Il souhaiterait, en plus, faire intervenir une visite du musée dans les programmes scolaires des écoles des alentours afin d'attirer le public local et de toucher davantage les enfants. Il espère ainsi faire fonctionner le bouche à oreille, les enfants entraînant leurs parents au musée.

Si on examine les activités du Musée de la Racine à travers la

grille de lecture des quatre fonctions, on constate que l'exposition est, de loin, sa fonction première. Une grande attention est accordée à la muséographie, essentiellement basée sur la préservation de «l'ambiance d'autrefois». Il s'agit de replonger le visiteur dans la vie et l'environnement du début du XX^e siècle à Amblève et de le laisser ainsi établir lui-même les liens entre son époque et celle de ses aïeux. L'animation se concrétise par des visites guidées (en différentes langues) de l'exposition et des alentours de la chapelle. Il est aussi possible, pour ceux et celles qui désirent visiter librement, de recueillir quelques (vagues) informations dans un feuillet disponible à l'entrée du musée, ou auprès des bénévoles qui gèrent l'accueil. L'activité scientifique du musée est présente à travers la collection de photographies recueillies auprès des habitants du village à l'occasion de la réalisation de l'ouvrage Histoire de la communauté d'Amblève, rédigé en 1983. Pour des raisons de conservation, les photos exposées sont régulièrement renouvelées et elles sont inventoriées à l'occasion de cette manipulation. Hormis cette rotation dans les documents photographiques, la fonction de conservation est peu présente dans les activités. Le conservateur estime qu'aucune pièce des collections ne pose véritablement de problème de ce point de vue. Toutefois, il est nécessaire de maintenir le musée en bon état. Ce travail d'entretien est accompli par des bénévoles. Deux fois par an, ils se réunissent en petit groupe : quatre à cinq personnes suffisent pour nettoyer le musée et effectuer quelques réparations.

Le budget du Musée de la Racine est très limité. La commune d'Amel prend en charge directement les frais d'entretien, de chauffage et d'électricité du bâtiment. Il reçoit, en outre, une petite subvention de la Communauté germanophone et de la Communauté française. Toutes les personnes qui y travaillent sont bénévoles et reçoivent, pour unique salaire, la reconnaissance du musée.

Helmut Marquet est inquiet pour la pérennité de son musée. Aujourd'hui encore, il est l'unique responsable de l'institution et personne d'autre ne semble présenter le profil requis pour lui succéder. Resterait-il le seul dans la région à être capable de parler de l'histoire de la communauté d'Amblève, de ses habitants et des curiosités que contient le musée ? Qu'advient-il alors du Musée de la Racine, d'ici quelques années ?

Musée de la Racine
Kirchweg, 170
4770 Amel - Amblève
T. 080 34 06 38

Conservateur : Helmut Marquet

Ouvert du 1^{er} juillet au 15 septembre,
le dimanche de 14h à 16h30.
Autres jours sur demande.



LE MUSÉE KRIPPANA À BULLANGE [ELODIE BAUDUIN]

Le musée Krippana, une des plus importantes expositions de crèches de Noël d'Europe, n'est pas à appréhender de la même manière que les expositions de crèches de Noël traditionnelles, très populaires en Allemagne en période de fêtes, c'est-à-dire sur un mode contemplatif. Loin de se satisfaire d'étaler des œuvres les unes à la suite des autres avec pour seul objectif d'illustrer la coutume de Noël, le musée nous entraîne dans un voyage qui traverse le temps et les frontières et porte un regard critique sur ce phénomène.

A travers une collection de près de cinq cent pièces, nous sommes invités à découvrir les multiples façons de percevoir la Nativité et à nous interroger quant aux problématiques que connaît notre société actuelle. Notamment grâce à des crèches «sociocritiques» qui évoquent des thèmes tels que le chômage, la course à l'argent, le manque de dialogue brisant l'unité de la famille ou encore l'armement à outrance. Parallèlement à ce type d'objets, on trouve des crèches plus classiques, représentant un large panel des

diverses cultures du monde, provenant de toute l'Europe, d'Afrique ou encore du Mexique, de Taiwan,... La taille de ces pièces varie du lilliputien au monumental. Des crèches mécaniques, vivantes, ou rappelant l'aspect de sculptures contemporaines s'y rencontrent.

Une salle se démarque de l'allure générale du musée pour accueillir de nombreuses crèches du peuple Shona du Zimbabwe, en fait, de réelles sculptures en pierre. Picasso fut, dit-on, un fervent admirateur des anciennes sculptures Shona, qui ont vraisemblablement influencé son œuvre. Plusieurs de ces pièces sont exposées sur une chaire de vérité...

Le musée Krippana trouve pourtant son origine dans les expositions allemandes. En effet, l'idée de présenter des crèches durant toute l'année a jailli dans la tête de quelques membres de l'association des Amis de la Crèche d'Aix-la-Chapelle après avoir visité les crèches de plusieurs églises de Cologne : onze mois sur l'année ces crèches de collection étaient dérobées aux yeux du public et abandonnées



dans des dépôts. Dès lors, pourquoi ne pas les rassembler dans une exposition qui serait accessible à tous et à tout moment? Le concept était là mais encore fallait-il trouver l'endroit approprié... et le faire évoluer.

Trois membres de l'association, les frères Hans et Hubert Scheins et Friedrich Jansen dénichent en 1975 un local adéquat pour exposer les œuvres : une laiterie désaffectée. Mais le projet est mis en péril à la mort de Hubert Scheins et de Friedrich Jansen. C'est Mme Anna Balter de Losheim qui sauve le projet en entreprenant la construction d'un vaste bâtiment de 2500 m² de plan octogonal, référence à celui de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle. Ce nouveau lieu est parfaitement adapté aux montages des œuvres grâce à une rampe d'accès plutôt qu'un escalier, facilitant ainsi le passage des matériaux et permettant un accès aisé aux visiteurs en fauteuils roulants. C'est ainsi que le musée Krippana voit le jour en 1989.

Le bâtiment, spécialement conçu pour abriter les collections du musée, permet d'alterner les atmosphères. On peut, à certains moments, avoir l'impression de pénétrer dans une rue d'un autre temps en passant sous une arcade surmontée d'une lanterne d'antan, pour ensuite aboutir à un « couloir » de crèches dans une ambiance très intimiste. Ce sentiment d'intimité est créé par l'éclairage, qui semble émaner des objets, et par les crèches elles-mêmes qui nous emmènent dans un univers à part (notamment la crèche « nuit de Noël à Stavelot » dont l'arrière plan est une vue de la ville de Stavelot). Les œuvres se suivent mais ne se ressemblent pas : tantôt monumentales, tantôt minuscules, sous vitrine encastrée dans un mur ou à l'air libre, naïve puis « sociocritique », elles paraissent allier leurs différences pour donner sens à l'exposition. A d'autres moments, c'est le retour à la réalité : une salle très lumineuse bénéficiant d'un éclairage naturel avec fenêtres et vue sur l'extérieur. C'est dans ce type d'atmosphère très ouverte que sont exposées les crèches de l'ethnie Shona. La crèche vivante, elle, s'expose carrément à l'extérieur. Le tout, pourvu de claires et brèves explications en trois langues et d'un fond musical rappelant les chants de Noël. Une petite salle très cosy accueille des expositions temporaires d'une durée maximale de trois mois.

Cette présentation est due à M. Balter qui assume seul les fonctions de conservateur, de scénographe et de technicien, tandis que l'accueil des visiteurs et certaines visites guidées sont assumés par deux employées.

A la création du musée, la majorité des objets exposés était constituée de pièces prêtées par des églises. Aujourd'hui, le musée possède sa propre collection; seulement 5% des pièces sont des prêts de longue durée. Les acquisitions s'opèrent souvent par la voie classique : achat auprès de particuliers, dons, recherche lors de voyage, ... Mais Krippana se distingue aussi sur ce plan et acquiert, à travers deux idées originales, des crèches spécialement créées pour le musée. Un concours international de crèches, lancé par le musée pour la première fois en 1989, était accessible à tous même si les participants étaient répartis en diverses catégories : artistes amateurs, professionnel, écoles. Ce concours n'a plus lieu à l'heure actuelle. La seconde idée, c'est la création d'une école de crèche. Les premiers cours eurent lieu en 1992 à l'initiative de l'Association belge des Amis de la Crèche, dont les bureaux se trouvent au sein du musée.

A partir de 1998, apparaissent des cours de dessins et peintures pour la réalisation des décors de fond ainsi qu'un cours destiné aux enfants de 8 à 12 ans. Celui-ci se tient chaque année durant les vacances de Pâques. Original aussi, non ? Faire dessiner à Pâques les décors de Noël.

En 2005, le musée a publié un catalogue, réalisé par Michel Vincent, qui présente les œuvres ainsi qu'une étude historique du « créchisme » universel. Un fascicule à propos de l'exposition Shona a également été édité.

Serait-ce en raison de sa thématique, le musée Krippana a pendant longtemps attiré un public essentiellement constitué de groupes paroissiaux. A la création du musée, ces visiteurs représentaient 80% du public (les 20% restant étant constitués surtout d'un public familial). Aujourd'hui, il tend à toucher un public plus large comme en témoignent les œuvres contemporaines, en général mieux reçues par un public moins traditionnel. Il en va de même pour une crèche mécanique faite de peluches, incontestablement destinée aux enfants.

ArsKrippana
Hergerberg, 4
4760 Bullingen (Bullange)
T. 080 54 87 29

nfo@ardenner-center.net
www.arskrippana.net

Conservateur : Ralf Mennicken

Ouvert tous les jours de 10h à 18h sauf lundi
Prix d'entrée : 6,50 € - enfants 4 € - groupes 6 €



LE MUSÉE DE LA DENTELLE À MARCHE-EN-FAMENNE [FRÉDÉRIQUE HÉRIN]

La dentelle fait partie intégrante du patrimoine culturel de Marche depuis plusieurs siècles, ville qui possède d'ailleurs son propre point de dentelle : le point « clair ». Au XVIII^e siècle, on comptait près de huit cent cinquante dentellières dans cette petite ville et les villages voisins d'Aye et de Waha, sans compter les nombreux enfants qui travaillaient pour aider leur mère. Même si elle est aujourd'hui moins connue du grand public, la dentelle de Marche-en-Famenne était très réputée aux XVIII^e et XIX^e siècles et elle a été exportée partout dans le monde, notamment aux Etats-Unis. Elle est encore pratiquée activement par de nombreuses personnes de tous âges qui rejoignent l'Académie de Dentelle de la ville ou qui participent à des stages organisés par cette même association.

Le musée de la dentelle a été fondé en 1989 sous l'impulsion de Louis Colin, ancien président du syndicat d'initiative de Marche-en-Famenne et premier conservateur du musée. Il a été créé après que le syndicat d'initiative lui ait

cédé la plupart des objets de l'ancien Musée de la Tourelle. La conservatrice bénévole actuelle est Line Maertens-Goffard, qui pratique activement l'art de la dentelle.

Ce petit musée se situe dans la tour de la Juniesse qui reste le seul et unique témoin des fortifications médiévales de la ville. Celles-ci, édifiées au XIV^e siècle, ont été démantelées à partir de 1675. Le musée est composé de trois salles superposées, éclairées par des tubes fluorescents et reliées par un escalier en colimaçon. Les murs d'époque à l'intérieur de la tourelle sont encore apparents, ainsi que les briques du XIX^e siècle de la façade et les caissons qui composent le plafond. Les salles aveugles et la relative humidité de l'environnement à l'intérieur de la tourelle créent des conditions de conservation assez favorables pour les dentelles, qui sont très sensibles à la sécheresse. En outre, étant donné le petit nombre d'heures d'ouverture par jour, le risque de voir la lumière abimer les objets exposés est relativement réduit. Cependant, il



est indéniable que l'association de la robustesse de la fortification à la délicatesse des dentelles forme un contraste particulièrement subtil.

Les salles retracent l'histoire de la dentelle, d'une part à travers l'évolution du costume, aussi bien féminin que masculin et d'autre part, à travers des ouvrages réalisés avec les différents points de dentelle au fuseau. Certaines pièces qui ne correspondaient plus à l'évolution du musée ont été remplacées par la conservatrice. Ce musée a obtenu l'entièreté de ses collections, toujours en évolution, via des donations car il n'a pas les moyens de les étoffer par des achats, étant donné qu'il ne reçoit aucun subside propre.

L'exposition présente aussi les différents outils qui composent le matériel d'une dentellière : les coussins, fers, fuseaux, aiguilles, patrons... Au troisième étage, sous la charpente apparente du toit, se trouvent une robe de mariée accompagnée de sa coiffe en dentelle et une robe de cérémonie avec ombrelle et éventail assortis. Les carnets d'échantillons de dentelle à l'usage des représentants de la Maison Hanin-Gilles, qui était l'intermédiaire entre les dentellières marchaises et les acheteurs au XVIII^e siècle, font partie des pièces les plus anciennes du musée. Les dentelles sont exposées sur les murs, dans des cadres en bois couverts de velours rouge ou dans des boîtes vitrées en bois éclairées par des spots extérieurs. Des cartels dé-



crivent les objets en français, en néerlandais et en anglais. Des coussins de dentellière de différentes formes et origines sont disposés, prêts à l'emploi, au centre de la salle du deuxième étage. L'un d'entre eux est particulièrement remarquable car il possède encore son dispositif d'éclairage d'origine, du XVIII^e siècle.

Le Musée de la Dentelle accueille environ 800 visiteurs par an et ne vise pas un public en particulier. L'essentiel du public est composé de groupes de personnes âgées francophones et de visiteurs individuels néerlandophones. Des visites scolaires sont également organisées en collaboration avec certaines écoles de la ville. Les visites du musée ont lieu à heures fixes car elles sont assumées par quatre employées du syndicat d'initiative. Il est possible, sur réservation, de voir une dentellière au travail lors de cette visite.

Les activités scientifiques du musée sont très réduites. Il n'y a pas de base de données informatisée des collections mais son élaboration est en cours, ainsi que celle d'un centre de documentation regroupant bibliothèque et archives. Actuellement, ces dernières sont réparties entre le domicile de la conservatrice et les réserves du syndicat d'initiative.

Ce musée est sans conteste un hommage rendu aux dentellières marchaises d'hier et d'aujourd'hui, dentellières dont la présence est perceptible à travers des objets personnels tels que des lunettes, des photos ou des réalisations modernes d'enfants, élèves de l'académie, qui perpétuent la tradition, le tout présenté avec beaucoup de goût. Petit par la taille, ce musée offre cependant un intérêt certain et une partie de ses collections a participé à l'exposition de l'Office de Promotion du Tourisme de 1999 à Tokyo.

Musée de la Dentelle
Rue des Brasseurs, 7
6900 Marche-en-Famenne
T. 084 31 21 35
F. 084 32 31 09

info@marche-tourisme.be
www.marche-tourisme.be

Conservatrice : Mme Goffard-Maertens

Ouvert tous les jours sauf lundi et les 01/01 - 01/11
et 25/12 – visite à 11h, 13h30 et 15h
Prix d'entrée : 2,50 € - enfants, seniors et groupes
(10 pers) : 1,50 €



LE MUSÉE DE LA POTERIE À RAEREN [AURÉLIE CLÉBAN]